

Le Folklore Brabançon

histoire et vie populaire

Décembre 1985

N° 248

Périodique trimestriel

8

REWISBIQUE
Archives

107

LE FOLKLORE BRABANÇON

Histoire et vie populaire

Décembre 1985 - N° 248

Organe du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

Président : Francis DE HONDT, député permanent.

Vice-Présidents : Jacques MARCHAL et Didier ROBER, députés permanents.

Directeur : Gilbert MENNE.

Rédacteur : Myriam LECHÊNE.

Lay-out : Marc SCHOUPPE.

Prix au numéro : 70 F.

Collation 1985 (4 numéros) : 250 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes, 61, 1000 Bruxelles

Tél. : 02/513.07.50

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 00. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. du Service de Recherches Historiques et Folkloriques : 000-0025594-83.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute la correspondance doit être adressée au Directeur.

Il existe une édition néerlandaise du « Folklore Brabançon » qui paraît également tous les trois mois et qui contient des articles originaux. Mêmes conditions d'abonnement.

Sommaire

De Saint-Lambert à Sainte-Gertrude. Le temps des veillées, par René HERMAN	p. 307
Monographie des Sept Fontaines, par Jean-Pierre VOKAER	319
Quand Guillaume III d'Orange parcourait le Brabant wallon, par Gustave VANDY	329
Tirlemont depuis 1830 jusqu'en 1972, par Paul DEWALHENS	343
La Tour Saint-Nicolas à Rhodes et la politique orientale de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, par Pierre-Yves VANDEGEERDE	355
Aérodrome public et douanier de Bruxelles par Christian STEVENS	363
De-ci de-là : - Le Brabant wallon par Georges RENCY	379

De Saint-Lambert à Sainte-Gertrude Le temps des veillées

par René HERMAN

Les bois qui brûlaient dans
les cheminées de cette époque,
sont retournés à la terre.

Guy DENIS

Dates-repères rurales, de la *Saint-Lambert* (17 septembre) à la *Sainte-Gertrude* (17 mars), se délimitait autrefois LE TEMPS DES VEILLES. En famille, alentour de l'âtre éclairé par la chandelle de suif qui en consumait la durée, on tressait les pailles de blé, tissait laines et légendes, tandis que la jeunesse amalgamant sa flamme à celle des feux de bois, courtisait! Période dite des « jours noirs », dotée de 13 heures lumière à la *Saint-Lambert*, tombant à 8 en mi-décembre pour les récupérer progressivement à la *Sainte-Gertrude*.

En son précieux ouvrage « *Traditions de Wallonie* » (Editions Marabout, Verviers 1977), *Jean Lefèvre* (qui en fixe la fin à la Chandeleur ce qui, me semblant prématuré, me fait plutôt incliner pour la *Sainte-Gertrude*, date retenue dans le catalogue de l'exposition « *Sainte Gertrude, Culte et Images* », tenue à Nivelles en 1976, comme « étant marquée, dans la tradition populaire, par la reprise, après l'hiver, des travaux des champs ») nous rapporte avec pertinence ce qui suit.

« C'est à la Chandeleur que se terminent traditionnellement les veillées par lesquelles tant de traditions se sont transmises d'âge en âge. Par économie, des parcelles de nos petites communautés rurales se regroupent dans la seule pièce où il y ait du feu. On veille durant une chandelle, car les Anciens divisent la nuit en trois chandelles. Une chandelle est un bon bout de temps. Qu'elle arrive à sa fin, on la mouche et la veillée se termine. Les femmes travaillent au rouet ou tricotent. On y joue, par exemple à « Pierrot vi(t) co » : Un brandon demi-éteint se passe de main en main en soufflant dessus pour que la braise continue de vivre. Qui la laisse s'éteindre a droit au cri réprobateur de : « Pierrot est mort » et, du charbon éteint, on lui frotte nez et joues. On y chante et c'est d'une veillée que doit sortir cette jolie chanson :

Que mettons-nous à la chandelle?
Mam'zelle Maria parce qu'elle est belle
Nous la mettrons Dondaine
Nous la mettrons Dondon
Et roum doum soum dépêchez-vous
D'embrasser la plus belle.

On parle moins des traditions liées aux veillées de travail dans le monde artisanal et pré-industriel (c'est-à-dire avant la Révolution industrielle du XVIII^e siècle finissant et qui a débouché sur la grande Industrie moderne). Elles sont pourtant bien significatives et, sous couvert de rites, c'est une sorte de revendication pour que les heures de travail ne deviennent pas excessives, si les patrons font encore travailler à la chandelle. La limite du travail à la chandelle, quand s'allongent les jours, est fixée au Mercredi Saint, ou quelques jours avant Pâques, ce qu'exprime un chant lorrain, de Remiremo, et, où l'on trouve la mention de la noyade des veillées dont on a d'autres exemples en Wallonie :

Les veillées se noient
Les toits gouttent
Pâques revient
C'est un grand bien
Pour les chattes et pour les chlens
Et tous les gens
En même temps.

C'est une allusion à la noyade du luminaire. Ici encore, la symbolique est très belle. Ce qui a servi doit être détruit, car plus personne ne repassera par les mêmes chemins où il a cheminé. Ainsi le

verre de la lampe allumée à la *Saint-Lambert* (17 septembre) est brisé à la *Saint-Joseph* (19 mars). A Tournai, au soir du Mercredi Saint, les ouvriers enlèvent eux-mêmes les bougies de l'atelier. Ils les placent, allumées, dans un vieux sabot livré à l'Escaut : c'est le passé et la peine de l'hiver qui s'en vont au fil de l'eau. Mais elles reviendront les veillées et Dieu nous en fera de toutes neuves. A Mouscron, les enfants chantent leur retour en se promenant avec des allumoirs (betteraves évidées percées de trous et où se trouve une chandelle allumée) et des cafotins (récipients qui servent d'encensoirs de fortune) ».

Extrait de « *Au Pays des Rîezes et des Sarts* » (Culdeessarts, n° 52, 1972), cet autre témoignage que signe *Paulin LEBAS* en sa « Monographie de Sévigny-la-Forêt (Ardennes) » : « Les veillées d'autrefois étaient un des grands charmes de l'existence au village. A une époque où la lecture du journal n'était pas encore à l'ordre du jour, que seraient devenus nos ancêtres s'ils n'eussent eu, pour égayer ces heures de froides ténèbres, les réunions intimes, les douces causeries du coin du feu. J'en ai connu encore de ces veillées-là. Au milieu de la pièce, suspendue aux solives par une crémaillère de bois, la lampe de forme toute primitive projetait une clarté douteuse comme celle d'une veilleuse. Dans le « couperon » de cette lampe, contenant de l'huile de lin mal épurée, baignait une mèche de 6 fils de coton que la ménagère dédoublait souvent par mesure d'économie. Sa flamme rougeâtre, panachée d'épaisse fumée, ne ressemblait guère à celle de nos lampes à pétrole au moyen desquelles l'on nous gâte la vue sous l'excellent prétexte de nous faire voir plus clair. Cependant femmes et jeunes filles rangées en rond autour du « lumichon » filaient; les hommes « passaient » le chanvre et le lin; d'autres faisaient des trames, des « cannelles » pour tisser la toile. Les enfants dévidaient les bobines. Mais, ni le ronflement monotone du rouet (la dernière fileuse au fuseau, de Sévigny-la-Forêt, fut Victorine Chapellier, morte aveugle en 1853), ou le clapotement des dévidoirs ou le crissement métallique des dents du « seravi » vibrant sous le frottement de la filasse n'avaient le pouvoir d'interrompre les conversations, de suspendre les récits.

De par une ordonnance royale de Charles V en 1368, on sonnait la cloche tous les soirs vers 10 heures pour marquer l'heure du couvre-feu, de la retraite. Passé ce signal, toutes les sociétés devaient être dissoutes et les lumières éteintes, sauf dans le cas de nécessité, tel par exemple, la veillée d'un malade, d'un mort. Cette loi, portée sous des peines sévères, demeura en vigueur jusqu'à la Révolution. A Sévigny, l'on s'y conformait.



La veillée. gravure de P. GRENIER.

A l'époque révolutionnaire, la durée des veillées fut plus limitée : c'était l'ère de la liberté. Sous la Terreur, ce fut aussi par excellence l'ère de l'espionnage et de la délation. Une foule d'ambitieux, sortis des bas-fonds du peuple et affublés, pour la circonstance, de noms sonores en « us » tirés de l'histoire romaine, mirent au service du Gouvernement leur zèle et leur hypocrisie. Ils s'immisçaient dans les affaires communales, enserraient d'une surveillance étroite, hargneuse, les municipalités. Jaloux de découvrir des suspects pour affirmer leur patriotisme inquisiteur, ils entretenaient des intelligences dans nos villages, ils venaient à la faveur des ténèbres guetter les allées et venues de chacun, surveiller les relations des habitants, épier tous leurs actes. On voyait souvent, le soir, de louches personnages se glisser comme des ombres, écouter aux fenêtres. A tel point qu'à Sévigny les veillées étaient devenues clandestines; l'on n'osait plus allumer la lampe dans les réunions sans fermer les volets, ni même y causer à haute voix. Il est vrai que l'on se rattrapa dans la suite... ».

Aujourd'hui, à qui le veut, les « jours noirs » font encore les « heures claires » de nos longues soirées d'hiver, les légendes s'étant réfugiées dans les livres et les flammes de l'âtre au tréfonds de nos cœurs. Récits transmis par la tradition orale, les légendes, dit le Professeur *Doppagne*, sont aussi « les archives spirituelles de l'humanité ». Elles occupaient une place prépondérante dans les veillées. *Albert Marinus*, ce grand Namurois, père de la sociologie du folklore, le souligne au tome III de son magistral « *Folklore Belge* », paru chez Brepols vers les années 1935.

« Intéressantes à rappeler également, sont certaines coutumes aujourd'hui disparues parce qu'elles témoignent du besoin des individus de retrouver leurs pareils la journée terminée ou dans certaines occasions dont le calendrier fournit le prétexte; parce qu'elles témoignent aussi du besoin des individus, de se distraire en commun; du besoin d'être en nombre. Citons à cet égard les Veillées de jadis où les paysans, le soir, en hiver, prenaient leur lanterne et se rassemblaient les uns chez les autres, à tour de rôle. On y buvait du genièvre ou de la bière chaude et on y mangeait des mastelles. On y conversait, on y commentait les événements de la région, on discutait les questions agricoles, les intérêts de la commune et on se distrait par le récit de CONTES ou LEGENDES, comiques, ou le plus souvent tragiques. Dans le Brabant wallon ces réunions se continuaient encore il y a une trentaine d'années (soit avant 1914). Elles avaient lieu le dimanche à l'heure du « risiné » ou du goûter. L'usage était de faire du café fort, que

l'on faisait chauffer dans une casserole. On y ajoutait du lait et de l'eau de vie, puis on y trempait des mastelles de composition un peu spéciale, cuites au four par la fermière... ». Et notre folkloriste d'ajouter : « Ces réunions s'appelaient « le café à l'ferlappe ». J'ignore la signification de l'expression « ferlappe », mais le mot « risiné » vient sans doute d'une vieille expression française, « réciner », nom d'un repas correspondant à ce que nous appelons le souper ».

Paul Winkin en son attachante chronique de vie quotidienne brossée en son « *Guérets d'Ardenne* » (Duculot, 1973), parle de « LA BONNE CHAMBRE, où nous allumions un feu de bois pour les soirées hivernales » au long desquelles « dans son fauteuil d'osier garni d'un « bisquain » (peau de mouton garnie de sa laine), grand-père toussotte »... Quant à *Thomas Owen*, en un récit qu'il tenait de sa grand-mère, habitante de Chassepierre en Gaume toute proche de l'Ardenne, il rapporte « qu'un soir de novembre, à la veillée, groupés en demi-cercle autour de l'âtre où dansent les flammes, jeunes et vieux ont parlé revenants, loups-garçons, sortilèges, voyageurs maudits... Tandis que des femmes filaient la quenouille »... (cf. « Légendes des Quatre Ardennes » de Frédéric Kiesel, Duculot, 1977). *Claude-Catherine et Gillas Ragache* dans leur ouvrage attachant « *Les loups en France* » (Ed. Aubier-Montaigne, Paris, 1981), relatent que « Craint, détesté et maudit dans la réalité quotidienne, le loup ne devait pas connaître de répit dans le monde imaginaire. Il est en effet devenu un personnage central de légendes, contes ou fables fort nombreux. Au début de ce siècle, chacune de ses apparitions « en chair et en os » alimente encore les veillées paysannes de récits dont beaucoup atteignent à la dimension légendaire ». Nul ne contestera cette crainte ancestrale du loup qui, encore amplifiée par les récits des veillées, ne fut pas, hélas!, qu'une légende mais bien une réalité tragique! « Nuisible de son vivant, il est inutile après sa mort » disait Buffon. Autrefois, pris vivants, les loups, avant d'être tués, étaient exposés au pilori, comme les criminels!, tant il est vrai, qu'à l'époque, ils symbolisaient le diable.

« Au grand feu, les « sises » au feu! », les « sises », c'est-à-dire les veillées. *Albert Doppagne* soulignera que cette fin des veillées « est un cap important de l'année qui se franchit; un nouveau passage. C'est le début de ce que nos paysans appellent souvent une campagne, une nouvelle campagne. Repère normal pour faire vraiment commencer l'année : le moment où on adopte le mode de vie d'été, où l'on cesse de s'éclairer à la lumière artificielle, où l'on cesse de se réunir à plusieurs familles autour d'un seul foyer. « Les sises au feu! ». Cette exclamation

doit être prise au pied de la lettre. Des enquêtes en d'autres pays d'Europe nous montrent qu'à pareille époque deux sorts distincts sont réservés aux veillées : on les « noie » ou on les « brûle »! Chez nous on les brûle (cf. « Les grands feux », Duculot, Gembloux, 1972). Il faut, au dimanche des brandons — dimanche de la Quadragésime — se rendre à Bouge, sur les hauts de Meuse, pour, en ce site grandiose, vivre cet instant émouvant annonçant l'avènement du printemps proche où la nature va se réveiller après la léthargie des mois réputés « noirs ».

Porteurs de la crosse, ce sont deux saints bien de chez nous qui cernent le temps de veillées d'autrefois tout au long des six mois au cours desquels sommeille la nature. Sous le signe zodiacal de la Balance, *Saint-Lambert* nous indique le départ des hirondelles, le gaulage des noix, le temps des meilleures semences, et, en Fagne, la fin de l'estivage des troupeaux. Sous celui du Bélier, *Sainte-Gertrude* nous annonce les giboulées, la taille, le bêchage et les semis. Si l'on accrédite le vieil adage « il fait bon vivre sous la crosse », voici donc période heureuse étoilant un sommet : Noël et ses santons qui sont nos « fleurs d'hiver ». Dans son « *Almanach perpétuel des Fruits offerts aux Signes du Zodiaque* », *Marie Gevers*, pour la Balance de septembre, rassemble le raisin blanc et l'abricot; pour le Bélier de mars, la figue et la pomme. Deux perrons s'accourent aux crosses, garnies de la panniselle, celui, célèbre, de la Cité Ardente, signé Del Cour, et celui, de style gothique, érigé par l'abbesse Adrienne de Moerbeke en la capitale du Roman Pais Brabant. Fleurissent à leurs pieds (le Calendrier des fleurs porte-bonheur dédiées aux saints de l'année » nous le rapporte), la mauve à feuilles rondes (*malva rotundifolia*) pour *saint Lambert*, et la violette odorante (*viola odorata*) pour *sainte Gertrude*. Le tout dans l'harmonieux accord perpétré de l'homme et de la femme engendrant terres de chrétienté. *Lambert* (640-705), l'évêque assassiné mitre en tête et le rational crénelé aux épaules, saint patron de Liège et des porteurs de sacs et que l'on invoque pour la goutte, rhumatismes, maux de reins, hernies, et le bétail *Gertrude* (626-659), la jeune abbesse à guimbe tuyautée et ample mante noire bordée d'hermine, qui protège des rats et des souris. « Pour bien comprendre ce patronage, rapporte le catalogue d'une exposition qui lui fut consacrée, il faut savoir que le 17 mars, jour de la *Sainte-Gertrude*, est marqué, dans la tradition populaire, d'abord orale, puis écrite, du Nord et de l'Ouest de l'Europe, par la reprise, après l'hiver, des travaux des champs. C'est à cette date, précisent même certains dictons, que les femmes doivent abandonner la quenouille pour aller jardiner, sous peine de voir rats et souris ronger



La soir, après le travail.

et casser le fil. Ce nouveau patronage de Sainte-Gertrude pourrait être originaire d'Alsace, puisqu'il y est attesté au début du 15^e siècle dans les écrits et sans doute aussi dans l'iconographie. A partir du 19^e siècle, et très localement, en Rhénanie et à Munich, *sainte Gertrude* sera honorée comme patronne des jardiniers ». C'est la raison pour laquelle de romantiques calendriers ruraux autrichiens, « Mandkalender », (toujours édités), au 17 mars, symbolisent *sainte Gertrude* en un dessin, haut en couleurs, à l'image de deux souris grimant sur un fuseau.

Voici donc glorifiés, *Lambert*, au pays de Tchanchès, suscitant à l'orfèvre Aixois Hans von Reutlingen un buste-reliquaire inestimable qu'il acheva en 1512 aux frais du Prince-Evêque Erard de la Marck; et *Gertrude*, en la cité des Aclots, perpétuant un « Grand Tour » dont pèlerins « aux blancs bastons des calotins » entourent le char (œuvre peinte à Bruxelles par Surdiaus qui travailla pour le chapitre de 1460 à 1468) portant le « Corps Saint ». Six superbes et puissants chevaux brabançons (les derniers!) le tirent en flèche dès l'aube aux « bulles bleues » jusqu'au midi « roi des étés ».

Dans son ouvrage célèbre « *La Nuit privée d'Etoiles* », *Thomas Merton* confesse que « la découverte d'un nouveau saint est une expérience extraordinaire... Les saints, poursuit-il, ne sont pas de simples objets inanimés agréables à regarder; ils deviennent nos amis, et répondent à notre amitié, en nous en donnant, comme gages évidents, les grâces qu'ils nous obtiennent ». Parlant de « *La joyeuse entrée des Saints* », *Henri Platelle* souligne qu'il est impossible de comprendre la Foi de nos aïeux sans essayer de réaliser toute l'amitié, la confiance et l'intimité qu'ils vouaient à leurs saints préférés. Ils les priaient, célébraient leurs fêtes. De leur côté, les Saints, à leurs yeux, avaient le devoir de les aider et de faire triompher le droit. Concrétisant on ne peut mieux ceci, une exposition remarquable commémorant le 20^e anniversaire de la Taille d'Aulme attira les foules en septembre 1984 dans le cadre merveilleux du Moulin Banal de Braine-le-Château : « *Saints Patrons des Métiers de Wallonie* ». Le passionnant catalogue édité pour cette manifestation confiait que « l'étude des saints patrons de métiers semble être, à première vue, une recherche aisée ou un passe-temps amusant auquel les folkloristes consacrent une attention comparable à la manie des collectionneurs. Si cette étude comporte en effet des aspects distrayants, elle répond aussi, croyons-nous, à des questions qui préoccupent nos contemporains, de plus en plus soucieux de conserver les traces du passé. C'est ainsi que l'histoire des professions et l'étude des mentalités, tant profanes que religieuses,

rencontrent dans le public un intérêt croissant ». Parmi une cinquantaine de précieuses petites boîtes reliquaires, *saint Lambert* y avait place en surplus d'un bois polychrome du XVI^e de l'Eglise d'Orbais qu'il patronne.

Les *almanachs populaires* « toujours semblables à eux-mêmes et indifférents au progrès qui tout transforme » comme disait *Ghelderode*, fidèlement, au jour le jour, commémorent les saints. De quoi nous entretennent leurs naïves images aux mois de *Saint-Lambert* et *Sainte- Gertrude*?

Pour *septembre*, le vénérable « *Bréviaire Grimani* » (1460-1523) nous conte, en riches enluminures, le travail des vendanges; pour *mars* le bêchage et le labour. Le « *Calendrier des Bergers* », édition de 1497, conservé à la Bibliothèque Mazarine, silhouettant le cycle des raisins, grave sur bois, les vendanges en *septembre* et la taille de la vigne en *mars*. Le « *Grand Double Almanach de Liège* » dessine en *septembre* la fin de la moisson et, pour *mars*, le jeu de la crosse, dessins suivis des « remarques » d'un vieux cultivateur : c'est un signe de vent, ou de changement de temps lorsque l'on entend de loin le son des cloches dit-il en *mars*, tandis qu'en *septembre* il note qu'à un été serein succède un automne agité et venteux. « *L'Almanach supputé sur le méridien de Liège par Maître Mathieu Laensbergh, mathématicien* », l'œil à l'écoute, croque en *septembre* « les milliers de bambins fiers comme Artaban, qui étrennent leur premier cartable »; en *mars*, « le temps fou, alternant giboulées, pluie, vent, soleil... et les gens encore plus fous d'essayer de le rattraper! ». « *L'Almanach Wallon* », année 1951, sous le croquis d'un lièvre en plaine, dit que *septembre* est un vrai mois d'automne et que son triomphe c'est son odeur, celle des fanes sèches de pommes de terre et des fumées de feux de bois. Pour *mars*, sous le dessin d'un oiseau couvant parmi les branches, qu'en revenant sur les pas de son père qui rentre des semailles de printemps, la fille du fermier a cueilli au pied d'une hale la première violette! Quant à « *L'Alter Bauernkalender* » autrichien, minuscule et fluët, mais tant haut en couleurs, il nous offre en *septembre* le profil d'un chasseur à pieds soufflant dans sa trompe et que deux chiens — en rouge vif! — accompagnent, tandis qu'au 17 *mars*, sous le nom de *Gertrud* figure un aussi rouge fuseau sur lequel grimpent deux souris noires... Tendre poésie que tout ceci lisérant avec minutie les visages de nos deux saints vénérés délimitant le temps des veillées : *Lambert*, l'Evêque et *Gertrude* — qui veut dire « très fidèle » — l'Abbesse. Gratitude aux bons « faiseurs d'almanachs qui nous souhaitent à l'ancienne guise liégeoise, ainsi que le rapporte Georges Delizée

en « *L'Almanach Wallon* » (1951), une bonne année, AVEC LE BON DIEU EN MAIN... Le Bon Dieu, Le Vieux Bon Dieu de chez nous, et toutes ces vieilles choses dont d'innombrables générations ont eu la sagesse de se contenter, toutes ces vieilles choses qui nous quittent, aïe, aïe, aïe, qui nous quittent et qui s'en vont »... Mais dont les humbles dits et savoureuses images immortalisent l'existence!

Ainsi deux saisons se partagent le temps des veillées : *l'Automne* et *l'Hiver*.

En automne

« Le soleil s'est caché, les brouillards sont venus,
Les prés sont jaunissants et les arbres sont nus.
Le vent souffle et gémit une morne complainte,
De la nature entière, il exhale la plainte »...

En Hiver

« La terre disparaît sous sa blanche fourrure,
La bise et les frimas règnent sur la nature...
Le soir, près du tison flambant
Janvier rassemble tous les ans,
L'aieule, ses fils et ses filles.
Il faut que tous, dans la famille,
Boivent à la santé du roi
En chantant les airs d'autrefois »...

Et passent les jours et passe le temps, irrévocablement! — Le temps, ce n'est pas rien. Une monnaie à la valeur de ce qu'elle peut acheter : celle-ci vaut donc le ciel... ou l'enfer. Il importe de ne la gaspiller point, et de l'employer à bon escient. Je ne t'en donne qu'une pièce à la fois : prends garde! ». Ainsi s'exprimait *Camille Melloy* dans son « *Zodiaque Spirituel* » non sans s'attarder et méditer aussi devant l'horloge. « *L'horloge* est sage conseillère : on la peut écouter. Son langage n'est point frivole. Faite pour marquer le temps, elle parle souvent d'éternité. Et quand on l'écoute bien, on lui reconnaît l'accent impératif de la conscience... Et de poursuivre : Laissez-moi vous dire que je préfère à tous nos chronomètres modernes la bonne vieille horloge, à gaine de bois dur, qu'on voyait jadis dans toutes nos fermes, dans toutes nos paisibles maisons bourgeoises, mais qu'on relègue maintenant, antiquaille fort prisée, dans des salons en style ancien et dans les vestibules où les gens pressés trouvent son débit trop lent

pour l'écouter. Cette bonne vieille horloge connaissait le prix du temps : elle le comptait posément, avec des soins de trésorier scrupuleux... Elle disait : « Le temps, ce n'est pas rien!... ». Et que dire de cette page consacrée aux pendules du château de Plessis-lez-Vaudreuil, dont Jean d'Ormesson en son prodigieux « *Au Plaisir de Dieu* » nous rapporte « qu'il comptait trois cent soixante-cinq chambres! Ou à peu près! et de préciser : il y avait une pendule dans chaque chambre, huit pendules dans les salons, deux pendules dans le billard, six pendules dans les bibliothèques... Mr. Machavoine venait tous les samedis de Roussette pour remonter les pendules. Pourquoi le samedi? Pour permettre aux pendules de sonner toutes ensemble le dimanche à midi!... ». Quel carillon! A propos de pendules il me souvient d'une fabuleuse exposition mise sur pied par la Société Générale : « *La Mesure du Temps* », exposant mille merveilles allant de la clepsydre, née en Egypte vers 1400 avant Jésus-Christ, aux contemporaines montres quartz « pas plus épaisses qu'une monnaie ». Un superbe catalogue, véritable œuvre d'art, illustre « *le Temps qui passe* », « *le Temps instant* », dilaté à l'extrême, au point qu'il semble devoir se prolonger à l'infini, et ce « *Temps qu'on fait* », facette poétique, entre autres, des veillées de nos pères! Veillées scandant les « jours noirs » au long de l'automne et de l'hiver, jours noirs délimités par *Saint-Lambert* et *Sainte-Gratude* dont la fête proclame le printemps qui revient tout joyeux.

Voici, pour lors, les « sizes au feu », les veillées terminées, ainsi que le sont ici ces quelques propos...

Monographie des Sept Fontaines

par Jean-Pierre VOKAER

Editée par les Etablissements d'Imprimerie SAEY, Bruxelles

La Chaussée d'Alseberg traverse le territoire d'Uccle sur une distance de 4,2 km et conduit, au-delà de la remarquable église gothique brabançonne d'Alseberg, vers le site pittoresque de Sept Fontaines.

L'histoire et les beautés naturelles de cet ancien haut-lieu de mysticisme ont été évoquées si abondamment, qu'il serait superflu d'y revenir. On en trouvera une mention non exhaustive dans « *Le Folklore Brabançon* » n° 176 de décembre 1967, sous la plume de Joseph Delmelle : « *Entre Senne et Soignes* » géographie littéraire du Brabant (p. 293).

Notre propos est plus modeste et vise une petite « monographie », plus proche de nous, des lieux cholsis, après tant d'autres ermites, par un Belge célèbre, pour y finir ses jours, après avoir contribué à modeler l'histoire de son pays et même de celle du monde, Paul-Henri Spaak.

A l'heure où les journaux parlaient du Lotissement des Sept Fontaines, dont 600 hectares situés sur le territoire de Braine-l'Alleud, (le site même s'étend sur Rhode-Saint-Genèse), il nous a paru opportun de montrer, par le truchement de cette « Monographie des Sept Fontaines », quelques aspects des activités d'autrefois d'un établissement à l'enseigne « *Café-Restaurant Les Sept Fontaines* », sur le bord d'un des étangs de ce vallon renommé.

La brochure a un format de 13,5 cm sur 10,5 cm, comporte 24 pages, y compris celles, parfois amusantes, consacrées à la publicité, et fut imprimée par les Etablissements d'Imprimerie Saey, 94, avenue Clémenceau, à Bruxelles. Elle n'est pas illustrée et ne porte pas de millésime, ce qui est bien regrettable, et pas de nom d'auteur.

Un historique sommaire, trente-cinq petites lignes environ, rappelle l'origine monastique de l'endroit et se termine par cette touchante invocation : « Les ans ont passé et si vous, moines, deviez revenir en ces lieux, vous retrouveriez toujours cette vallée avec ses bois recueillis, qui cachent jalousement ses eaux tranquilles et couronnées de noires sapinières et de bruyères fleuries ».

Vient ensuite l'énumération des possibilités d'accès, pour les piétons, les cyclistes et les automobilistes, assortie du nombre d'heures de marche pour les premiers, de celui des kilomètres de route pour les autres. Pour le promeneur partant du terminus du tram n° 9, à Calevoet, par exemple (aujourd'hui le n° 55, jusqu'à l'avenue du Silence, qui conduit au cimetière de Saint-Gilles, à Calevoet), le petit guide prévoit une heure et demie de marche ! C'est un minimum pour bien aiguïser l'appétit, si l'on veut bénéficier des menus alléchants proposés par la carte du restaurant des Sept Fontaines, dont nous recopions, ci-dessous, quelques extraits.

« Etablissement situé face aux étangs, ouvert toute l'année. Dîners à la carte et à prix fixe; spécialités campagnardes. Salle pour réunions et banquets. Chambres pour pensions.

Un dîner à prix fixe est servi tous les jours au prix de 15 francs, à partir de midi, et varie suivant les saisons.

Crème Andalouse
La Coquille de Volaille

La potée de Volaille
Les Hors-d'Œuvre Variés

Le Filet de Bœuf Béarnaise
Chicorées Poêlées
Pommes Vapeur

L'Escalope de Veau Marengo
Jardinière
Pommes Fondantes

Tarte Maison

La Coupe Glacée

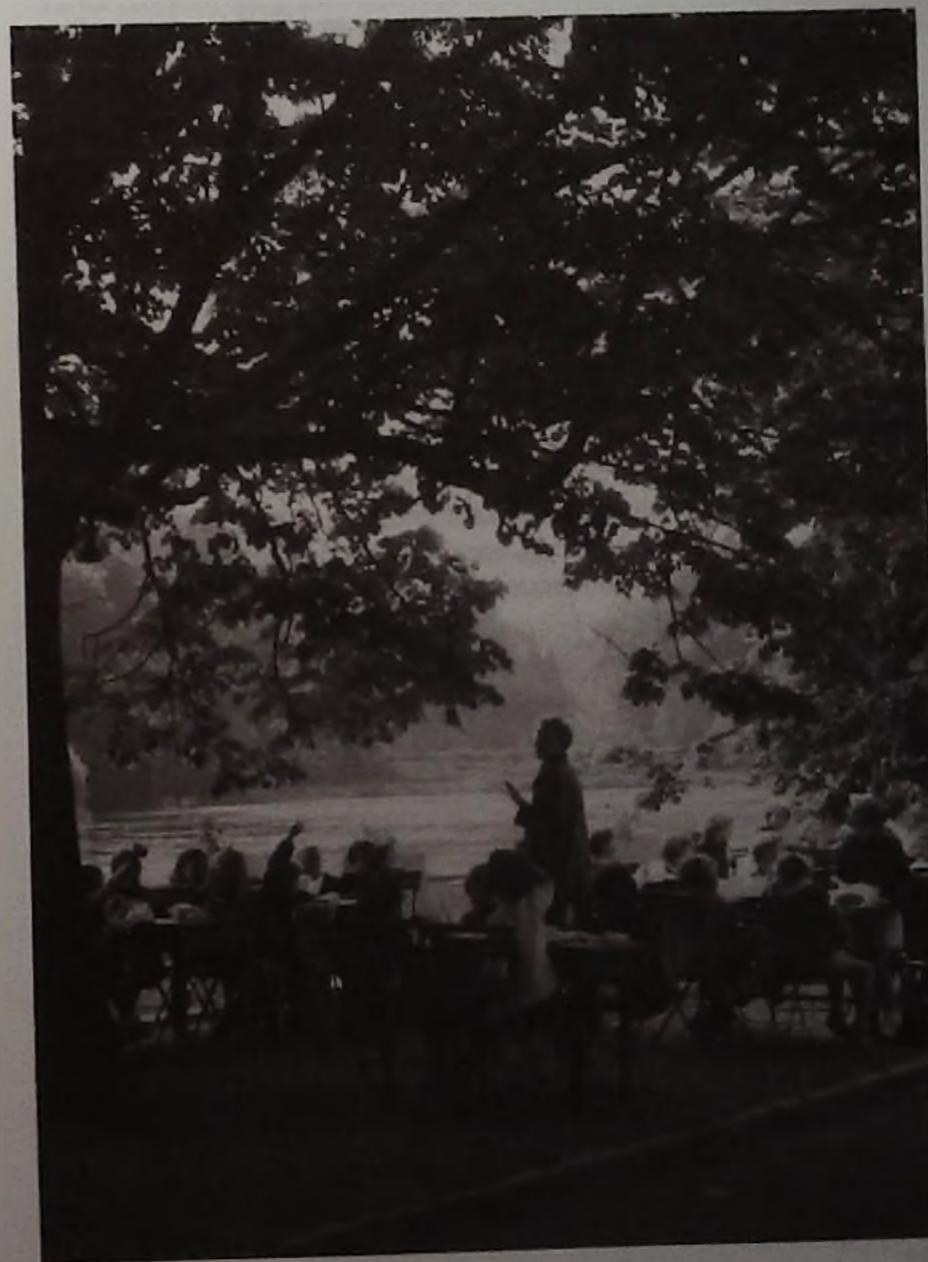
Le Poulet au Caneton Salade en supplément
Le Dîner : 20 francs ».

L'établissement comportait une salle pour 80 couverts. Les devis spéciaux étaient établis pour les banquets, à partir de 12,50 francs par dîner. A la demande des organisateurs, la maison se chargeait des services d'autocars et faisait appel à des orchestres. En outre, le guide stipule, à l'intention des hésitants et des gastronomes, que les prix se rapportent toujours à des menus à discrétion !

Poursuivons la lecture de notre petite « monographie » :

« Menu Rubens.

Vous trouverez ci-dessous un des nombreux genres de dîners que nous servons à notre clientèle et que nous nous faisons un plaisir de varier à l'infini, suivant les ordres qui nous sont donnés.



HOSTELLERIE DES SEPT FONTAINES

Nous vous servons ce jour, honorables convives, Les Hors-d'Œuvre Breughéliens dans les mayonnaises enrobés. Une délicate potée de campagne aux asperges suivra avec une rapidité à nul à rien comparable. Dans un nid de verdure, les anguilles succulentes feront le plaisir de vos bouches gourmandes. Ohé! des cuisines! Un chef expert est là tout prêt à vous servir le bœuf rôti, amoureuxment lié à la jardinière... de légumes. Ah! voilà le poulet, préparé par la maîtresse de céans; il chatouille par son fumet vos délicates narines. Inévitablement suivront, sur un lit de crème, nos bonnes fraises de Schepdael, le tout arrosé divinement par Bordeaux et Graves. Un excellent Moka clôture de droit ces ripailles sardanapalesques. »

Pour les sociétés, groupes, collèges, aux possibilités financières plus réduites, l'établissement organise des collations : tartines, café, omelettes, plats froids, à partir de 5 francs par personne. Des emplacements sont réservés à cet effet et de larges réductions, pour groupes d'au moins cinquante personnes, sont prévues.

Les écoles communales, ces déshéritées, pourront obtenir une consommation au choix, au prix d'un franc, prix qui est aussi celui de la location d'un canot, dit le guide, sans doute pour détourner l'attention des réjouissances gastronomiques évoquées ci-dessus.

Autre consolation : les spécialités à la carte, anguilles au vert, tête de veau à la vinaigrette, fromage blanc, boudins et pâtés de campagne.

Nous ignorons si les activités du restaurateur lui laissent beaucoup de loisirs, mais sa « nonographie des Sept Fontaines » nous apprend qu'il assumait aussi un rôle de manager. En effet, non content d'assurer, à ses clients, le gîte et le couvert, il souhaitait aussi les esbaudir, sans vouloir en tirer un quelconque profit. Écoutons-le :

« Nous nous chargeons de l'organisation de fêtes, manifestations, réjouissances, fêtes sportives, courses, fêtes vénitiennes, feux d'artifice, etc., au prix de revient. »

Mais ce n'est pas tout. Notre aubergiste était aussi un fermier avisé :

« L'établissement possède, disait-il, sa propre exploitation agricole. Tous les produits d'élevage sont servis exclusivement au restaurant. Beurre, lait, œufs, fromage et pain de campagne frais tous les jours. Les dépendances agricoles peuvent être visitées par les clients

sur demande au chef d'exploitation. Les clients désireux d'emporter des produits peuvent se les procurer aux prix normaux des marchés. »

On pouvait passer d'agréables vacances à Sept Fontaines, l'hôtelier étant plein de prévenances et d'attentions. Lisez, bonnes gens :

Pensions.

« Chambres confortables avec terrasse donnant vue sur les étangs. Prix de la pension : 35 francs par jour. Pension à la carte : 15 francs par jour. Prix à convenir pour les enfants.

Le déjeuner est servi à partir de 6 heures du matin et comprend : pain, beurre, omelettes, fromages, confitures, à discrétion.

Le dîner, à partir de midi, comprend : potage, deux plats et dessert.

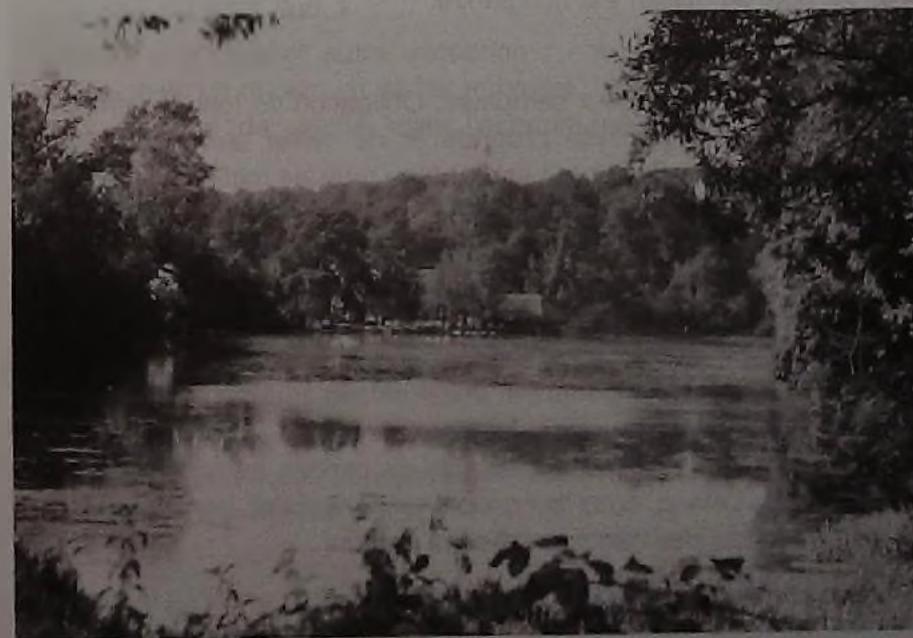
Le souper, à partir de 6 heures : deux plats et le dessert.

Cuisine spéciale pour régimes. Plats au choix des pensionnaires.

Prise et reprise gratuites en auto à Bruxelles, Uccle ou Rhode, et Braine-l'Alleud, pour pensions d'une durée minimum de 15 jours. Les factures sont présentées chaque samedi au dîner de midi.

Les pensionnaires jouissent gratuitement de la pêche et du canotage.

Parking pour autos. — Garage fermé.



Seize canots disponibles, donnant le maximum de confort et de sécurité.

Canotage.

Deux francs par demi-heure et par personne. Le minimum est de 6 francs par canot. Les personnes utilisant les canots sont priées de se conformer strictement au règlement, l'établissement déclinant toute responsabilité en cas d'accidents. »

Même la protection de l'environnement existait déjà, un paragraphe de la brochure la prévoyait par un appel aux promeneurs :

« Il est défendu de s'engager dans les chemins des propriétés privées. Les contrevenants sont passibles d'amendes. Nous prions instamment tous les touristes de veiller à la propreté des sites et de ne pas les souiller par des dépôts de papiers, détritiques, boîtes à conserves. Il est si facile de les détruire ou de les cacher. »

En fait, le tenancier de l'hôtel-restaurant des Sept Fontaines exploitait à son compte personnel un véritable centre de sports et de tourisme. Outre les délassements évoqués ci-dessus, l'établissement, qui ne subissait aucune concurrence, avait pris des dispositions permettant la pratique de la natation, du camping, du patinage, de l'équitation et de la pêche. En effet : « un emplacement est réservé, dans l'étang, aux baigneurs, sauf le dimanche après-midi et jours de fête. Le port du maillot est obligatoire.

Camping.

Terrains réservés pour campeurs. Obligation de tenir les emplacements dans la plus stricte propreté et de veiller aux incendies. Le matériel de ravitaillement peut être obtenu tous les matins à la ferme de l'établissement, aux prix habituels des magasins. Matériel de couchage toujours disponible. Abris couverts en cas de mauvais temps. Bois pour feux de camp : 80 francs le mètre cube. Le grand fagot : 2 francs.

Ecoles, groupes, sociétés.

Réduction, en semaine, sur demande de l'instituteur ou du chef responsable.

Les personnes possédant esquifs ou canoës personnels peuvent les utiliser sur l'étang, sous leur propre responsabilité. Les moteurs sont interdits. Garage des canots : 2 francs par jour.

Patinage.

Le patinage est autorisé. Nous ne faisons pas la location des

patins, dit la « Monographie des Sept Fontaines », ce qui est une exception parmi toutes les prévenances annoncées. Les personnes et les groupes désireux de pratiquer ce sport sont priés de donner leurs adresses, afin d'être avisés des dates d'ouverture et de fermeture.

Pendant les grands froids : vins chauds, bols de potage, crêpes flamandes. » (L'aubergiste ne perd jamais le Nord, même par vent du Nord!)

« Chevaux.

Ecuries pour chevaux de selle et de voiture. Pension : 20 francs par jour. Pâtures disponibles.

Pêche.

Prix du tarif annuel : 75 francs, donnant droit à 5 journées de pêche; 10 francs par jour supplémentaire.

Le montant des cotisations sert au repeuplement en carpes et poissons divers.

Les déversements se font en présence de membres délégués et, seuls, les membres inscrits connaîtront les dates de ces opérations.

Prix de la journée pour non-membres : 15 francs. Ceux-ci n'ont pas le droit de pêche pendant la semaine qui suivra chaque déversement. La pêche en canot est interdite, sauf aux conditions du tarif. La pêche est autorisée avec deux baguettes à main dans le grand étang, à l'exception du bord Sud. »

Autre précision et autre exception : « la pêche au brochet est permise, avec un maximum de dix trimmers. L'établissement ne fournit pas le matériel de pêche mais l'accepte en dépôt, sans aucune garantie. »

La circulation des voitures automobiles posait déjà des problèmes et avait nécessité un code abrégé de la route. Nous le reproduisons ici :

« La circulation des autos est défendue dans la partie privée, le long de l'étang. Les conducteurs sont priés de se conformer aux indications des gardes et plaques de signalisation. Nous invitons instamment les chauffeurs, vu l'exiguité des routes, à rouler à une allure modérée. Il est défendu de stationner devant l'établissement.

Dépannage d'autos : chevaux et matériel disponible. 15 francs par heure. Le tarif est doublé la nuit.

Taxis.

Vers Aiseau : 15 francs. Vers Uccle : 20 francs. Vers Bruxelles : 30 francs. »

Malgré tout cela, pour les rouspéteurs invétérés, la Maison a prévu (que n'a-t-elle prévu?) un bureau de réclamations!

« Les réclamations sont reçues exclusivement à la caisse, et nous prions instamment nos clients de ne pas adresser les réclamations au personnel serveur. Nous ne sommes pas responsables au cas où un client déchire ou détériore ses vêtements au moyen du matériel mis à sa disposition. »

Notre « Monographie des Sept Fontaines » se termine par quelques informations documentaires et un tarif des principales consommations, que nous copions ci-dessous et qui laissent l'impression que la brochure doit dater des années 1920-1930.

« Renseignements.

L'étang est alimenté par plusieurs sources et a une superficie de 5 hectares environ, avec une profondeur de 1 à 2 mètres. Il servait antérieurement à actionner un moulin à farine contigu à l'établissement. Le moulin date du temps du prieuré et est en complète inactivité.

Les Sept Fontaines se trouvent sur les limites des communes de Rhode-Saint-Genèse, Braine-l'Alleud, Aisemberg et Tourneppe. C'est ce qui explique la carence des administrations communales quant au bon entretien et à l'éclairage des chemins d'accès.



Tarif des principales consommations.

Bock	1,50	Café	1,50	Tartines :	
Gueuze	4,00	Filtre	2,00	fromage blanc	2,50
Kriek	5,00	Thé	2,00	fromage Hollande	3,00
Limonade	1,25	Chocolat	2,00	jambon	3,00
Citron	1,50	Lait	1,50	Café cramiqne	5,00
Eau minérale	1,50	Lait russe	1,50	Café tartines	4,50
Orangeade	1,50	Oxo	1,50	Omelette jambon	8,00
				Omelette nature	6,00
Anguilles au vert	12,00	Côte de porc frites	12,00		
Tête de veau vinaigrette	6,00	Assiette anglaise	5,00		
Pâté de campagne	6,00	Filet de hareng	4,00		
Beafsteak frites	10,00	Mayonnaise homard	10,00		
Rumsteak frites	12,00				

Chers Lecteurs, à votre santé et bon appétit!

*

**

Quand Guillaume III d'Orange parcourait le Brabant wallon...

par *Gustave VANDY*

I. — LE CONTEXTE HISTORIQUE

« Voie des invasions » et déjà « carrefour de l'Europe » de la stratégie militaire, nos régions se trouvent à nouveau bien mal loties dès que débutent les guerres de Louis XIV. Elles se voient assigner le rôle d'un « matelas dans lequel viendront s'amortir les coups de la France » (1) dont les conséquences malheureuses se précisent encore quand, dans l'autre camp, l'alliance (laborieuse) des Provinces-Unies, de l'Allemagne et de l'Espagne se réalise en août 1673.

Pendant de longues années, en fait, notre territoire sera sans cesse parcouru et occupé soit par les Français, soit par les Alliés parmi lesquels, notamment, les régiments dirigés par Guillaume III d'Orange (2); celui-ci est accompagné de son secrétaire, Constantin Huygens.

II. — CONSTANTIN HUYGENS

Constantin Huygens junior (1628-1697), ainsi précisé pour le distinguer de son père (1596-1687), était issu d'une famille qui fournissait, à chaque génération et depuis Guillaume le Taciturne, un secrétaire au

(1) Cf. H. Pirenne, tome III, p. 228.

(2) Durant l'hiver 1673-1674, Guillaume III d'Orange séjournait au château de Hollogne où - est hôte non déseigné - est décrit comme suit - « est tuberculeux, lugubre et frêle, avec une charpente étroite, un grand nez recourbé, au front déformé, des joues pâles, maigres et comme aboussées par le malade et l'inquiétude. Toute sa vie semble s'être rassemblée dans le regard qui étincelle parfois quand il se met dans une fureur terrible. Désarmé, silencieux, méfiant, c'est un dictateur. Capitaine sans génie, mais ferme et obstiné, il ignore la crainte et le découragement. Il est capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter sans pitié » (extraits de l'excellent ouvrage de F. P. Lete, cité en bibliographie). Il a dû paraître sous les mêmes traits et laisser une impression semblable à nos ancêtres au cours de la saison suivante.

« stadhouder ». Quand son père se retira, C. Huygens junior lui succéda donc auprès de Guillaume III tandis que son frère cadet, Christian, allait devenir un mathématicien, un physicien et un astronome de renommée universelle.

C. Huygens tint un journal (dans lequel il usait avec bonheur de la langue française) de ses voyages et de ses campagnes. Il l'agrémenta de nombreux dessins et croquis, pratiquement méconnus en Belgique et qui sont, cependant, d'un apport très intéressant à l'iconographie des Pays-Bas méridionaux.

De son esprit vif et curieux, proviennent l'exactitude et la précision que les spécialistes lui attribuent à travers les multiples images (pour la plupart inédites) qu'il nous laisse de nos bourgs, villages et paysages d'autrefois.

Le journal et les dessins de C. Huygens constituent la charpente de l'étude que nous avons réalisée au sujet de la campagne de 1675.

III. — GUILLAUME III D'ORANGE DANS LE BRABANT WALLON EN 1675

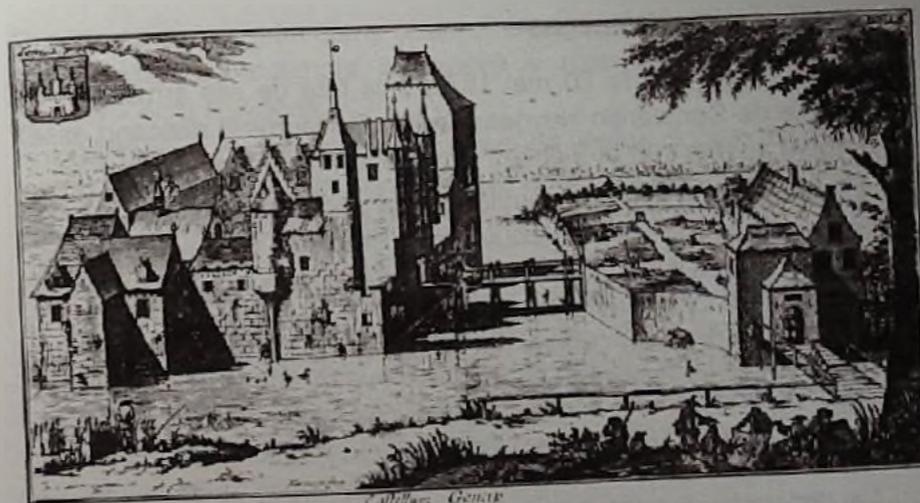
A. Considérations générales

En juillet 1675, Louis XIV laisse derrière lui « un large sillon d'incendies et de pillages à travers la Hesbaye et le Brabant » (*) et quelques semaines plus tard, ce sont les troupes du prince d'Orange qui occupent cette contrée.

Des différentes campagnes de Guillaume III, celle de 1675 est particulièrement bien retracée par le journal tenu et illustré par C. Huygens. Antérieurement à 1675, C. Huygens n'a réalisé qu'un seul dessin concernant le Brabant wallon : une vue des environs de Nivelles au début août 1674 (alors que se prépare, non loin de là, la sanglante bataille de Seneffe).

Comme H. Piranne, les autres historiens font largement état des lourdes charges que nos régions eurent à subir et à payer aux innombrables occupations militaires et leurs conséquences (dévastations, rapines, incendies, contributions diverses, viols, massacres, etc.). Sur un plan plus local, ils sont également d'accord pour constater que la Hesbaye brabançonne et liégeoise fut particulièrement touchée et meurtrie par les exactions commises par des occupants. Toutefois, l'objectivité nous amène à considérer que ces abus, aussi certains

(*) Cf. H. Piranne, tome II, p. 230



Castellum Genap



Castellum Linsmeau

Du château de Genappe... à celui de Linsmeau
(D'après Harrewyn et repris par de Cantillon)

soient-ils, n'apparaissent guère dans l'œuvre de C. Huygens; hormis le pillage d'une église près d'Aarschot, le 3 juillet, il n'y fait pratiquement pas allusion en 1675.

Dans le domaine plus strictement militaire, les combats furent rares en 1675 avec, uniquement, la prise de Binche, les 30 et 31 août, comme fait réellement saillant.

Les quelques précisions et réserves qui précèdent ne devraient cependant pas altérer l'intérêt du voyage, illustré et vieux de plus de trois siècles, auquel nous vous convions volontiers.

B. Le début de la campagne

Quittant La Haye le 20 mai 1675, à la tête de ses armées et en compagnie de Constantin Huygens junior, Guillaume III descend assez rapidement vers le sud et il atteint Seneffe le 7 septembre.

Entre-temps, il avait principalement et successivement séjourné à Duffel (fin mai-début juin), au couvent de Bethléem (en juin), à Beverlo (id.), à Diest (id.), à Aarschol (en juillet), une seconde fois au couvent de Bethléem (id.), à Grainhem (id.), à Uccle (id.), à Lembeek (de fin juillet à la mi-août), à Braine-le-Comte (en août), à Thieusies (en août) et à Strépy (fin août-début septembre).

C. En Brabant wallon

Le dimanche 8 septembre, les régiments (venant de Seneffe et ayant pris la direction de la Commanderie de Vaillampont) entrent à Thines. « On avoit prit le quartier de S.A. dans un petit village nommé



Chaumont, le 19 septembre 1675 – par C. Huygens

(Copyright Rijksmuseum, Amsterdam)

Thienes qui en est a un demy-quart d'heure, où S.A. disna mesme dans l'église; mais le logement fut trouvé si mauvais qu'on changea le quartier » écrit Huygens.

De Thines, l'artiste laisse un dessin de l'église dont la nef originale, datant du XIII^e siècle, fut agrandie par après (ce petit édifice a connu plusieurs aménagements et transformations au cours des XVII^e et XVIII^e siècles).

Les troupes ne s'attardèrent donc pas au village même de Thines et Huygens précise effectivement que, le même jour, « Nous marchames du lieu susdit jusques au près de Nivelles et S.A. logea dans un chasteau nommé VAILLAMPONT, estant une Commanderie de l'Ordre de Malte. Il est situé fort plaisamment avec un petit bois a costé qui est très joly, avec de belles allées en estoille ».

Tarlier et Wauters précisent que le domaine de Vaillampont (duquel est issu un lieu-dit de Thines provenant de l'ancienne Commanderie y établie depuis le XII^e siècle) forme un ensemble de constructions qui occupent un coteau à l'est de la Thines et qui se divise en trois parties : au sud, le château (dessiné par Huygens), au nord, la basse-cour composée de très vieux et vastes bâtiments et, entre les deux, un pavillon avec une chapelle.

Le 11 septembre, « nous marchames du chasteau de Vaillampont à Genap, un village moitié ruiné par les guerres. Tout au près, il y a le chasteau de Lothier que les Espagnols ont fait sauter Il y a quelques années » écrit Huygens.

de Cantillon note que le château de GENAPPE « était une de celles (sic) qui valent la peine d'être regrettées. L'an 1668, il fut renversé à force de mines, dont les excavations causèrent beaucoup de dommages à la ville ». Tarlier et Wauters pensent plutôt qu'il est inexact de parler de destruction en 1668; à leur avis, la démolition du château n'eut lieu qu'en février 1674 et elle fut ordonnée par le comte de Monterey, gouverneur général, afin de ne pas fournir aux ennemis les moyens de se loger à quelques lieues de la capitale.

De Genappe, Huygens, réalisa un dessin dont la trace s'est perdue.

Dès le lendemain, la troupe prend la direction de LIMAL. « Nous marchames de Genap à Limale, distant du premier de deux heures et demy; le pays entre deux est fort beau et plaisant, S.A. logea au chasteau du Baron de Limale qui est grand et basti a la moderne avec un grand jardin ou il y a des fontaines, mais au reste fort mal entretenu ».



Près de l'abbaye de la Ramée, le 23 septembre 1675 – par C. Huygens.
(Copyright Rijksmuseum, Amsterdam)

Dès son arrivée à Limal, Huygens en dessine une vue prise d'une colline située au sud-est de la localité. On y reconnaît la tour de l'église Saint-Martin et, à sa gauche, quelques bâtiments dont une seconde tour qui est celle du château.

Après avoir confirmé que Limal se situe « en un endroit tout à fait agréable, tant par les collines et les vallées que par les sources d'eau vive et les prairies dont il est parsemé », de Cantillon abonde de même en ce qui concerne le château bâti « avec une magnificence qui fait honte à la lézine » et consistant en « un bâtiment qui, sans hyperbole, l'emporte en toute manière sur tous ceux du Pays, construits dans les temps précédents ». Le château (érigé sous Thomas Lopez de Ulloa) et l'église de Limal datent de moitié du XVII^e siècle.

Du 12 au 19 septembre, l'armée séjourne à Limal. Le campement est établi à l'emplacement habituel du marché, en face de l'église, comme l'atteste un dessin du 17 septembre. La veille, Huygens avait noté que « Le soir, un certain crayonneur de peu d'importance, que Mr de Naelwye m'avoit adressé, me fit voir des pièces de sa façon et de

peu d'importance » alors qu'il pourrait s'agir, cependant, de Josse de Gavre (dont le talent fut et reste apprécié) ou de Valentin Klutz (qui obtint aussi quelque succès).

De Limal, le convoi gagne CHAUMONT le jeudi 19 septembre. « Nous marchames de Limal à Chamont à une demy heure de Conroit (Corroy) ou l'année passée nous avons logé au chasteau, le jour qu'il fit une tempeste si extraordinaire. Ce jour icy, il tonne aussy, ce que de longtemps auparavant il n'avoit point fait ».

Du 19 septembre, Huygens laisse un dessin représentant l'église paroissiale et, à sa gauche, les ruines de l'ancienne demeure forte du Moyen-Age (emplacement de la cure actuelle). Le lendemain et sous un autre angle, il réalise une seconde vue de l'édifice religieux dont la tour et le chœur gothiques (de la fin du XIII^e siècle) subsistent de nos jours.

Le samedi 21, la troupe se remet en marche à destination de l'abbaye de LA RAMEE à JAUCHELETTE. « Nous marchames de Chamont à l'abbaye de Ramay au près de Gurmez (Glimes) deux heures de chemin environ. En chemin, Dyckwel (?) me dit que la France avoit offert d'évacuer Liège, Huy et Dinant si l'Etat promettait d'en y point



Lincet, le 27 septembre 1675 – par C. Huygens. (Copyright Rijksmuseum, Amsterdam)



Linsmaau, le 1^{er} octobre 1675 – par C. Huygens. (Copyright Rijksmuseum, Amsterdam)

mettre de garnison. S.A. logea dans ladite abbaye qui estoit de filles lesquelles s'estoyent toutes visitées à Namur ». Il est bien exact que, parmi ses nombreux biens, l'abbaye de la Ramée possédait un refuge à Namur.

Ecrivant encore, le 22 septembre, qu'« Il y a eu un bruit à la cour que de commun accord avec la France, l'on devoit raser la citadelle de Liège, Huy et Dinant mais cela se trouve faux », Huygens dessine l'abbaye de la Ramée. Cette œuvre, qui faisait partie d'une collection particulière, fut malheureusement détruite pendant la seconde guerre mondiale. Par contre, il subsiste toujours un dessin du 23 septembre représentant une partie du campement « auprès de l'abbaye de Ramaye » comme le précise l'auteur.

Le mardi 24 septembre, l'armée gagne LINCENT où se situera son plus long séjour de la campagne 1675; en effet, l'occupation de cette ancienne localité brabançonne (*) ne se terminera qu'à la mi-octobre.

(*) Rappelons que la commune de Lincenx (comme un bon nombre d'autres localités de la région hennuyère) fut bréviévement jacobine au régime français.



Lincenx, le 1^{er} octobre 1675 – par C. Huygens. (Copyright Rijksmuseum, Amsterdam)

avec l'aimable autorisation de son propriétaire aux Pays-Bas

« Nous marchâmes avec l'armée de l'abbaye de Ramay à Linsan, un village au près de Hannuy (mais qui ne se trouve pas dans la carte) 3 heures de chemin. Il plut tout le long du jour depuis les 9 heures du matin ».

A Lincen, Huygens réalisa un travail particulièrement remarquable : cinq dessins au total et nulle part ailleurs, ce chiffre (uniquement atteint pour Lembeek) ne fut dépassé. Nous avons pu en obtenir la plus grande partie en reproductions photographiques (1).

La première vue (du 27 septembre), représentant notamment l'ancienne église romano-gothique de Lincen (2) et bien que peu détaillée, est d'un apport artistique non négligeable; il en ressort qu'au XVII^e siècle, le chœur était plus élevé que la nef centrale ce qui n'apparaît pas dans les études réalisées au sujet de cet édifice.

Profitant de sa longue installation à Lincen, Huygens en parcourut la région et notamment les environs de LINSMEAU dont il ne paraît pas tellement apprécier le paysage comme il l'écrit le premier octobre : « Je fus me promener le matin, S. A. estant encore a la chasse, avec Albrantsweert et Boreel, et fis deux desseins durant et après-midy. Le pays en ces quartiers n'estoit que médiocrement beau au prix de celui que nous avons veu avant que d'y venir ». Il ne subsiste, en fait, qu'une seule vue des abords de Linsmeau dont on distingue, à l'extrême gauche, le château féodal appartenant, alors, à la famille d'Argenteau. A la droite du manoir, apparaît beaucoup mieux l'église romane sous son aspect d'origine puisqu'elle ne fut remaniée qu'un siècle plus tard (en 1774-1775).

Rentré au camp, à LINCEN, Huygens y réalise, le jour même, un dessin très intéressant. Du point de vue historique, cette vue (prise à l'endroit de l'église actuelle) confirme celle du 27 septembre quant à la hauteur du chœur du vieil édifice. A droite, l'emplacement de la ferme « Michaux » actuelle avait déjà une destination semblable en 1675 (« een gesloten hoeve van forse afmetingen » notent J. Heijbroek et ses collaborateurs parmi leurs commentaires). « Le soir, je fis voir a S.A. les petits desseins que j'avois fait, durant la campagne qui me les avoit demandés le jour précédent et y prit quelque plaisir » conclut l'auteur pour cette journée du premier octobre.

(1) Les photographies (et l'autorisation de les reproduire) nous ont été amicalement fournies par le Rijksmuseum d'Amsterdam dont nous remercions de tout cœur le personnel (et particulièrement M^{me} B. Stockhuyzen) pour sa précieuse collaboration et sa disponibilité. Il faut encore savoir que le service photographique du Rijksmuseum a tout fait pour que nous puissions obtenir un maximum d'illustrations en contactant même le propriétaire d'une collection particulière.

(2) Cf. G. Vandy, La vie religieuse à Lincen jusqu'au XVIII^e siècle (« La Folklore brabançon », n° 229, 1991), G. Vandy, Vers le sixième, enfin, des ruines romano-gothiques de Lincen (Bulletin de la société royale « Le Vieux-Liège », n° 219, 1992) et les sources bibliographiques de ces deux articles.



(Copyright Rijksmuseum Amsterdam)

Lincen, le 3 octobre 1675 - par C. Huygens

Le surlendemain, « S.A. fut à la chasse depuis le matin jusques trois heures » reprend notre artiste en y trouvant l'inspiration d'un nouveau croquis. Plus que le butin de la journée (deux animaux — cerfs ou sangliers — suspendus à un arbre) et le paysage assez sommairement reproduit, les personnages ont particulièrement retenu l'attention des historiens hollandais. Il est rare, en effet, dans l'œuvre de Constantin Huygens que les individus l'emportent sur les autres éléments.

Tandis que Guillaume d'Orange (logé chez le mayeur de Lincen) agrmente son séjour de nombreuses parties de chasse, les soldats s'adonnent plutôt aux plaisirs de la bonne table (1). Leur quiétude est cependant troublée, durant la nuit du 8 au 9 octobre, par l'annonce de l'envahissement du pays de Waes par les Français et du désarroi des troupes alliées espagnoles qui se trouvent dans cette région. Le 9 octobre, le prince d'Orange envoie à la rescousse un détachement de cavalerie et d'infanterie mais dès le lendemain « On me dit le matin que l'ennemy s'estoit retiré du Pays de Waes et que l'on avoit contremandé nos troupes (2) ». Le calme revenu, Huygens s'intéressa aussi à l'aspect topographique de la région lincennoise qu'il met sur papier le 10 octobre.

Le terme de l'occupation de Lincen est également celui de la campagne de l'an 1675.

Le 13 octobre, Huygens exécute le dernier dessin (un des plus jolis, à nos yeux) de cette épopée; il s'agit du lieu-dit « Les sept fontaines » (où plusieurs chevaux se rafraichissent) que l'auteur intitule « Fonteyne à Lainsan ».

Le 14 octobre, « on prépare toutes choses pour le départ de S.A. et de l'armée » et nous sommes convaincus que la soldatesque ne manqua pas d'inclure, parmi ces « toutes choses », maintes contributions réclamées aux villageois!

Le lendemain, mardi 15 octobre 1675, Guillaume d'Orange et ses troupes quittent, enfin, Lincen au grand soulagement de ses habitants. « Nous marchames avec l'armée de Lainsan jusque au près du moulin de Warem où le Comte de Niel attendoit S.A. pour luy donner a desjeuner; mais comme justement, elle avoit mis pied a terre pour cet

(1) Outre la bonne chère (selon les commentaires des historiens hollandais), il est certain que les soldats commirent des excès plus déplorables dans la région de Lincen (cf. P. 4). Ici déjà cité, les commentaires de Tarter & Waiders ou, encore, différents articles de l'histoire régionale, Ernst Pilon.

(2) Les généraux français de Lincen et d'Auberges avaient effectivement entrepris, début octobre, un grand forage dans le pays de Waes ou cela brûlaient plus de deux cents maisons et châteaux », note H. Pevné, tome II, p. 230.



Lincen, le 13 octobre 1675 — par C. Huygens.

(Copyright Rijksmuseum, Amsterdam)

effet, le jeune Comte de Walduc luy vint dire que vers l'arrière-garde s'estoyent montrés 60 escadrons de la Cavallerye ennemie. Ce que Mr le Prince ayant entendu, se remit vistement a cheval et courrut à l'arrière-garde; mais il se trouva qu'il n'y avoit eu que quinze ou seize escadrons; ainsi il revint et ayant déjeusné a la haste, il prit congé de tout le monde (3) et nous quittames l'armée avec trois escadrons pour nous escorter jusques en un lieu où la Guette nous attendait avec 500 chevaux a une demy-heure de Tirlemont ».

Via Louvain et Anvers, Constantin Huygens rentra à La Haye le 25 octobre 1675.

Lors de la campagne suivante, en 1676, Huygens passera bien par Nivelles, Grez, Avernas et Tongres (en mai-juin) et par Jandrain, Gembloux, Walhain et Louvain (en août-septembre) mais il ne relatara pratiquement plus rien en ce qui concerne notre région; il n'y consacre-

(3) Il est évident que Guillaume d'Orange se borna fréquemment à observer de loin ses ennemis sans leur les aborder (cf. H. Pevné, tome II, p. 230).

ra d'ailleurs plus qu'une seule illustration (l'église Sainte-Renelde de Saintes dessinée le 27 mai). Il ne sera pas plus explicite quant à son passage à Tubize et à Bois-Seigneur-Isaac lors de la campagne de 1677.

Il est vrai que la sensibilité de l'artiste, appréciée à travers son œuvre, paraît plus profonde encore quand nous découvrons ses premières impressions au départ de la campagne de 1678 : « ... je partis ce jour-cy, chagrin et mélancholique de voir eschouer la paix... ».

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- M. de Cantillon. — *Délices du Brabant et de ses campagnes*, tomes I et II, 1777.
J. Heijbroek (et autres). — *Met Huygens op reis* (Rijksmuseum Amsterdam), 1982.
F.-P. Ista. — *Les campagnes de Louis XIV dans la région Hannut-Waremme*, 1980.
J. Lorthois. — *Met Huygens op reis* (« L'Intermédiaire des Généalogistes », n° 226), 1983.
Patrimoine (Le) monumental de la Belgique, volume 2 — arrondissement de Nivelles, 1974.
H. Pirenne. — *Histoire de Belgique*, tome III (pp. 228 à 231), rééd. 1973.
J. Tarter & A. Wauters. — *Géographie et Histoire des communes belges, cantons de Genappe, Jodoigna, Nivelles et Wavre, 1852 à 1872*.

Tirlemont depuis 1830 jusqu'en 1972

par Paul DEWALHENS, Archiviste Honoraire*

Le 2 août 1831, Guillaume I^{er} faisait envahir la Belgique toute jeune. Le Prince d'Orange battit facilement l'armée belge qui n'était composée que de quelques troupes à peine régulières, de gardes civiques et de volontaires.

Après avoir écrasé un groupe à Hasselt, le 8 août, il se présenta devant Tirlemont, le 10 août, venant de St-Trond. Les quatre-vingts hommes d'un régiment de chasseurs et les quatre-cents hommes des gardes civiques de Namur et de Tirlemont, après une résistance sporadique, durent abandonner la place aux Hollandais. Les boulets de canon de ceux-ci avaient mis le feu à trois maisons de la chaussée de St-Trond. L'une d'elles porte encore dans la façade un boulet de cette algarade, dans laquelle deux tirlemontois trouvèrent la mort.

Le 12 août, l'armée de l'Escaut, à la tête de laquelle se trouvait Léopold I^{er} en personne, fut également battue, à Boutersem, entre Tirlemont et Louvain. Cette « Campagne des Dix Jours » ouvrait aux voisins du Nord les portes de la capitale.

C'est alors qu'intervint la France. Le Maréchal Gérard, les ducs d'Orléans et de Nemours, à la demande de notre roi, arrivèrent au secours du pays. Le 16 août 1831, ils rencontrèrent le prince d'Orange, au *Plat d'Etain*, Grand-Place, à Tirlemont. Ils l'invitèrent à quitter au plus tôt la ville, avec ses troupes, par la porte de Maastricht.

Gérard et son état-major logèrent à Tirlemont jusqu'au 31 août. Ils quittèrent à leur tour la Belgique, fin septembre 1831, suite à l'intervention britannique. Le roi Léopold et sa suite acceptèrent une collation au château d'Oorbeek, avant de dire adieu aux Français qui s'en retournaient chez eux par la porte de Hoegaarden.

* Extrait d'un manuscrit inédit : *Histoire de Tirlemont et de ses monuments* (arrêté en 1972).

Le souvenir de l'intervention française nous est resté par l'enseigne d'un cabaret *In den Ouden Dragonder*, sur laquelle est peint un dragon sur son cheval, au coin de la *Potterijstraat* et de la *Dragonderstraat*, nom de rue inspiré par l'enseigne. Des dragons s'y désaltèrent en arrivant à Tirlemont.

En souvenir de ces journées, Tirlemont reçut un drapeau d'honneur, que les Allemands enlevèrent en 1914.

De 1831 à 1914, notre pays, qui fut, dit-on, la clé de voûte de l'équilibre européen, vécut de belles années de tranquillité, de prospérité commerciale et industrielle, mis en confiance par les richesses du Congo Belge, sous un régime de monarchie constitutionnelle et parlementaire inspiré de celui de la Grande-Bretagne qui avait le renom d'être le meilleur modèle des pays libéraux, non sans que grande sourdement la classe ouvrière plus ou moins exploitée par le capitalisme si peu sociable encore démocratiquement (*).

Tirlemont subit au mois de janvier des années 1891 et 1893 des inondations si désastreuses, qu'on entama aussitôt les travaux de rectification de la Gête à la porte de Hoegaarden (au *Moutmolen*) et entre *Barberendal* et le *Roosmolen*. La *Mène*, affluent de la Grande Gele, serait captée dans le service d'égouts sur la plus grande partie du territoire en 1898.

*
**

En 1914, eurent lieu aux portes de la ville, les combats de Grimde (occupé par un bataillon du 3^{me} de Ligne) et de Houtem-Ste-Marguerite.

Dans l'après-midi du 18 août, le 22^{me} de Ligne, commandé par le colonel Guffens, composé de 2.185 soldats et de 40 officiers, seulement soutenus par 12 canons de 75 et par 6 mitrailleuses du groupe d'artillerie de la 2^{me} brigade, résistèrent près de quatre heures à 40.000

(*) - Au lendemain de la Révolution, le décret du 5 octobre 1830 restaura la liberté de nos villes et donna une charte de liberté à nos villages. (...) les autorités locales conservèrent le pouvoir que leur avait confié la législation hollandaise. Dans la constitution, furent énoncés les principes fondamentaux de la vie publique locale. Restations en premier le vote direct et secret. La compétence du Conseil Communal fut limitée aux affaires d'intérêt communal : il n'exerce pas de droit souverain mais possède l'autonomie administrative. La publicité des budgets et des comptes comme celle des séances du Conseil sont également inscrites dans la Constitution. Celle-ci prévoit également l'intervention des autorités supérieures pour empêcher la commune de méconnaître ses intérêts spécifiques, c'est ce qu'on appelle la tutelle administrative. La loi communale de 1838 confirma ces principes tout en remplaçant le Conseil de Régence par Conseil Communal.
J.G.M. Buisson. *Ville et village dans l'ancienne province de Limbourg* in *Bulletin trimestriel du Droit Communal de Belgique*, 17^{me} année, n° 66, octobre 1963, p. 227.



La plus ancienne partie de la ville de Tirlemont, au long de la Gête. (Photo de Guita)

Allemands du III^{me} corps d'armée et d'une fraction du IX^{me}, commandés par le général von Kluck, soutenus par 160 canons de divers calibres et par un nombre considérable de mitrailleuses.

21 officiers et 824 soldats Belges échappèrent à peine au massacre. Il y eut 370 morts et 1.010 blessés et prisonniers. Nos soldats durent se sacrifier pour couvrir la retraite du gros de l'armée sur Anvers.

Plusieurs maisons furent la proie des flammes dans les villages de Oplinter et de Houtem. A Tirlemont même, on compta soixante maisons incendiées et 152 plus ou moins légèrement atteintes ou pillées.

Plus de cent Tirlemontois furent les victimes de la première Guerre mondiale.

Les membres de la garde civique, police supplétive, organisée d'après la loi du 2 janvier 1835, vestige des milices communales de naguère, furent arrêtés le 23 août 1914 et envoyés à la Chartreuse de Liège où ils subirent quelques semaines d'emprisonnement.

Le roi Albert I^{er} fit officiellement visite à Tirlemont, le 20 décembre 1918.

*
**

En 1849, Tirlemont comptait 10.730 âmes. Le prix moyen des principaux produits sur le marché de la ville s'établissait alors comme suit :

pour la viande : bœuf 1 fr., vache 1 fr., veau 0,94 fr., mouton 1 fr., porc 0,84 fr. le kilogramme;

pour les céréales : froment 17,77 fr., seigle 10,27 fr., avoine 5,40 fr., orge 9,24 fr., sarrasin 8,90 fr. l'hectolitre;

pommes de terre 5,18 fr. les 100 kilogrammes.

On enregistra sur les marchés plus de 5.000 veaux, vaches, porcs et moutons.

Pour le blé, Tirlemont était un des plus importants marchés régulateurs de la Belgique après ceux de Louvain, Liège et Bruxelles. On prétendait que notre canton présentait l'aspect d'une vaste ferme modèle.

En 1871, il s'y vendait des chevaux et poulains pour une valeur de 1.192.500 francs et des bêtes à cornes pour 6.129.140 francs (2).

En 1870, nous comptons, en dehors des sucreries et des ateliers Gilain, 2 tisserands; 3 blanchisseurs de toiles; 5 fabricants d'étoffes de laine, occupant 29 ouvriers et ouvrières et se servant de 3 machines à vapeur de 10 H.P.; deux lavoirs de laine employant 8 ouvriers (un lavoir public de la laine fut entretenu par la commune jusqu'au début du siècle, rue des Bégards, à droite du moulin de l'Hôpital); 2 fabricants de braies avec 16 ouvriers et ouvrières; 20 tanneurs avec 93 ouvriers; 7 corroyeurs avec 32 ouvriers; 4 savonniers avec 19 ouvriers; 5 fabricants de chandelles; 4 potiers avec 16 ouvriers; 4 vanniers; 4 moulins à blé sur la Gête dont le courant procurait une force totale de 50 H.P. Les meuneries occupaient 38 ouvriers, les 4 huileries en avaient 12; 2 distilleries, 13; une féculerie de pommes de terre, 10; une saunerie, 3; 2 fonderies de fer, 29; une vinaigrerie, 2; 3 teinturiers, 6; 6 fabricants de tabac, 11; 3 de gants, 65; un pépiniériste, 4; trois brasseries, 57;

(2) Les prix moyens des principales marchandises vendues à Tirlemont, le 24 juillet 1958 et en septembre 1970, étaient les suivants

froment	460 fr. les 100 Kgr.	495 fr. les 100 Kgr.
seigle	390 fr. les 100 Kgr.	395 fr. les 100 Kgr.
avoine	380 fr. les 100 Kgr.	480 fr. les 100 Kgr.
orge	395 fr. les 100 Kgr.	440 fr. les 100 Kgr.
pomme de terre	155 fr. les 100 Kgr.	300 à 500 fr. les 100 Kgr.
baune	78 fr. le kilo	65 à 100 fr. le kilo
peula	800 fr. les 1.000 Kgr.	800 fr. les 1.000 Kgr.
foin	700 fr. les 1.000 Kgr.	2.100 fr. les 1.000 Kgr.
cauba	1,60 à 2,10 fr. la pièce	1 à 1,90 fr. la pièce
prince gris	20 à 23 fr. le Kgr.	1.800 à 2.000 fr. la pièce
cochonnet	30 fr. le Kgr.	1.000 à 1.200 fr. la pièce

6 imprimeurs, 6; des briqueteries, 12; une usine à gaz à laquelle était annexée une fabrique de sulfate d'ammoniaque, 8; etc.



C'est à la suite du Blocus Continental, proclamé par Napoléon I^{er}, le 21 novembre 1806, et grâce à l'appui de l'empereur des Français que les hommes de science continuèrent les recherches, afin d'extraire en grande quantité le sucre de la betterave.

En ce temps-là l'on ne connaissait guère que le sucre de canne dont le raffinage et le commerce s'étaient développés depuis le XVI^e siècle.

Les ports de l'Empire et des alliés étant fermés aux Anglais, nous étions privés de ce précieux produit.

La méthode fut rapidement mise au point. Tirlemont située dans une région très fertile, desservie par plusieurs grandes routes, était destinée à devenir un centre betteravier et d'industrie sucrière par excellence (3).

La fabrication de sucre de betteraves fut introduite à Tirlemont en 1836, par Pierre Van den Bossche. En 1837, la petite usine Van den Bossche frères et Joseph Janssens, installée rue Gilain, à l'endroit de l'actuelle gendarmerie nationale, employait une centaine d'ouvriers et fabriquait un peu moins de 200.000 Kgr. par an.

Une deuxième sucrerie, créée par Joseph van den Berghe de Binckom, propriétaire à Lubbeek, occupait, en 1837, soixante-cinq ouvriers et fabriquait environ 100.000 Kgr. dans l'année.

Cette dernière fut officiellement fondée en 1838, et reprise, en 1852, par Vinckenbosch et Cie. Sous l'impulsion de Henri Vinckenbosch et de son successeur, son frère, Louis Vinckenbosch, bourgmestre de Tirlemont et conseiller provincial, elle se développa rapidement.

(3) Un chimiste allemand Marggraf, fin du XV^e siècle, avait découvert la présence de sucre dans la betterave. La première fabrique d'extraction du sucre de la betterave fut montée par son élève Achard de Carwen, à Custrin, en Silésie, en 1802. En France, cette industrie fit de rapides progrès techniques. On y comptait, en 1828, 102 sucreries. La Prusse suivit le mouvement, puis le Bohême, la Russie et la Belgique. La première sucrerie fut montée dans notre pays en 1812. Ce n'est qu'à partir de 1843 que nous comptons une trentaine de petites sucreries viables. En 1872, il y en avait 174. A ce jour, notre pays compte encore une trentaine de sucreries qui ont augmenté leurs moyens d'action dans des proportions considérables. Elles sont toutes pour ainsi dire sous l'obédience souveraine de la S.A. Raffineries Tirlemontoises.

La sucrerie Van den Bossche disparut vers la fin du XIX^e siècle. Le raffinage du sucre brut ne fut pratiqué que vers 1847 (1). En 1894, la firme Vinckenbosch, constituée en société anonyme, devint la *Raffinerie Tirlemontoise*.

Plus de 50 universitaires, ingénieurs et docteurs en sciences diverses, y travaillent à la recherche de procédés nouveaux. C'est ainsi que fut mis au point un diffuseur continu, véritable innovation dans le traitement de la betterave. La production journalière est d'environ 500.000 Kgr. de sucre blanc.

De 7 millions de Kgr. en 1894, sa production annuelle de sucres raffinés est passée à plus de 200.000 tonnes depuis 1939. Elle raffine, en outre, les sucres provenant d'autres usines et travaille les sucres de canne bruts provenant des pays d'outremer.

En 1932 fut créé l'*Institut belge pour l'amélioration de la betterave*. L'usine de Tirlemont occupe plus ou moins un personnel de 2.000 unités.

Pour l'ensemble des établissements, pendant la campagne betteravière, la société occupe un peu moins de 4.000 personnes.

En 1938, la R.T. a brillamment fêté le centenaire de sa fondation. Nous avons déploré, en 1963, la disparition des anciens *Ateliers de Construction Mécanique de Tirlemont*, créés par J.-J. Gilain, en 1823. Ils fabriquèrent au début des machines à tisser, pour se développer, par la suite, parallèlement à la sucrerie, en fabriquant des machines à vapeur, locomotives, élévateurs, etc... Elle employait, en 1870, plus de 300 personnes. Cette vénérable usine avait reçu en 1960 une nouvelle dénomination : *S.A. des Ateliers Belges Réunis*. Ce qui ne l'empêcha pas d'être liquidée par la suite. Six-cents personnes durent chercher du travail ailleurs.

Citons encore *La Citrique Belge, S.A.*, fondée en 1929, qui extrait l'acide citrique par voie biologique de la mélasse principalement, qui exporte plus de 90 % de ses produits, et emploie plus de 500 personnes; la *S.A. Gallic*, installée à Bost, usine de peintures, vernis, émaux, fondée en 1927 où travaillent 200 personnes; la *S.A. Affilips*, chaudronnere, 150 personnes; la *S.A. Expansion Edouard de Saint-Hubert*,

(1) A l'exposition nationale de 1847, qui eut lieu à Bruxelles dans les bâtiments de l'Entrepôt (œuvre de l'architecte Spaak, dont le premier dessin avait été posé au Léopold II, le 8 mai 1844), alors situés entre la caserne du petit-Château et l'actuelle place de l'Yser, à cette exposition de l'industrie nationale l'on exhiba, entre autres, une machine à cuire et à raffiner le sucre, ne coûtant pas moins de 200 000 francs or (10 millions de nos francs d'aujourd'hui), de la firme Darcane et Cail, de Molenbeek-St-Jean. Il est vrai qu'elle présentait de tels progrès sur ses devancières qu'elle pouvait être amortie en deux ou trois ans, par une exploitation de 500 000 Kgr. de matières premières (Fierre NOVELLER, Belgique terre d'exportation, celle de 1847, in *La Soc.*, du lundi 19 août 1957).



Vue de Tirlemont, lithographie de Hoalans.

montage de machines agricoles et tracteurs, 90 personnes; la robinetterie *S.A. Molinet*, 75 personnes; la *S.A. Vir-Textile Belgique*, 50 personnes; deux entrepreneurs en bâtiments, près de 250 personnes; une briqueterie, une vinaigrerie, des ateliers de confection, un fabricant de radios et télévisions, et les dernières venues au parc industriel, la *S.A. Sylvania-Saba*, fabrication de tubes pour la T.V. en couleurs, 1.200 personnes; et la firme *Bosch de Stuttgart*, qui fabriquera l'équipement électrique et électronique pour automobiles, et occupera plus de 500 personnes.

Renseignons encore une exploitation d'horticulture par la famille Reynaerts.

Nous n'avons plus de tanneries, ni brasseries, ni distilleries, ni meuneries.

Le jeudi 21 septembre 1837 eut lieu l'inauguration du chemin de fer Louvain-Tirlemont par le ministre des Travaux Publics, J.-B. Nothomb, le gouverneur du Brabant, les ingénieurs et chefs de l'administration des chemins de fer.

Le train, orné de guirlandes de verdure et pavoisé aux couleurs nationales, tiré par la locomotive *HERCULES* passa dans le tunnel de Kuntich, long de 900 m. Ce tunnel, premier tunnel de chemin de fer de Belgique, s'effondrerait plus tard et ferait place à une tranchée à ciel ouvert.

Les fêtes organisées par la ville furent fastueuses.

Le soir, à mi-chemin Tirlemont-Louvain, *Hercules* perdit une roue.

Les autorités accompagnées des dames, durent se rendre à Louvain à pied. *Hercules* n'y arriva que le lendemain, sans doute essoufflé par le trop gros effort qu'on lui avait imposé dès cette première randonnée (9).

En 1850, des services de diligences reliaient encore Tirlemont à Louvain, à Jodoigne, à Diest, et un service de char-à-bancs reliait notre ville à Hannut, et vice versa, tandis que la firme Van Gend et Cie de Bruxelles, qui eut son bureau de factage dans la rue du Marais, jusqu'en 1920, s'occupait du transport des marchandises vers Bruxelles et Liège.

**

A l'*Algemeyn Nieuwsblad* qui coûtait à l'abonnement 18 escalins l'an en 1785, et qui n'a probablement eu qu'un numéro (nous n'en avons jamais vu un exemplaire), succédait la *Thiensch Nieuws-en Aankondigingsblad*, en 1844.

Ce journal paraissait le samedi sur deux feuilles (quatre pages) de 0,40 sur 0,24 et coûtait à l'abonnement 5 fr. l'an pour les gens de la ville et 6 fr. pour ceux qui habitaient hors ville. Les annonces se payaient 0,15 fr. la ligne.

Il était imprimé par M. De Wilde, Marché-aux-Poulets, à Tirlemont.

Il reparaitrait plus tard sous la dénomination de *Gazet van Thienen*, de tendance libérale, vers 1850. Cette même année voyait aussi le jour *De Landbouwer*, journal d'intérêts agricoles, puis *De Wakker*, catholique.

Ces hebdomadaires cessèrent de paraître entre 1930 et 1940.

Nous eûmes encore *Les Jumelles*, sports, arts, théâtres, de 1913 à 1916; *La Loupe Tirlemontoise*, journal de la petite bourgeoisie, pour le

(9) En France, en 1807 également, la reine Marie-Amélie et la princesse Marie d'Orléans inaugurent la ligne de chemin de fer de Paris à St-Germain.

Alfred de Vigny se révolta contre les machines

- Sur le bureau de fer qui fume, écoute et bégaie

L'homme a morté trop (21). Nul ne connaît encore

Quels crâpes en lui porte de si de aveugle -

Que dans ce poète s'il vivait encore ?

Nous recommandons, d'autre part, la lecture d'un admirable historique du rail à travers le monde, les arts et les lettres, par Robert GILLARD - *Chants et Chantres du Rail* (Ed. Le Rail, 70 rue Bellard, Bruxelles, 1982).

droit et la raison, 1919-1920; une *Feuille d'Annonces de la Ligue des Commerçants*, 1923-1926; *Gazet van Thienen*, gazette qui prend la succession de la précédente feuille, jusqu'en 1969; *Ons Blad*, libérale; *Het Zondagsblad*, catholique, qui succéda à *De Wakker*.

De nos jours ne paraît plus qu'une feuille *Publi-Pers* d'annonces et de publicité, neutre, d'intérêt général.

En 1894, furent achevés les travaux d'un vaste réseau de distribution d'eau potable. Elle nous est fournie par la source Saint-Sulpice de Neerheylissem, à 8 km de Tirlemont. Les travaux furent inaugurés en présence du roi Léopold II, de la reine Marie-Henriette et de la princesse Clémentine, le 26 août 1894.

Un complément d'eau potable est assuré, depuis 1970, par le forage d'un puit artésien au *Viandra*, sur le territoire même de la ville.

L'arrêté royal du 22 septembre 1896 confirmait la création d'un entrepôt public pour marchandises et en fixait la date d'ouverture au 1^{er} octobre 1896.

En 1939, fut installée, à Grimde, le long de la Grande Gâte, une station modèle d'épuration des eaux résiduaires.

**

Le roi Léopold III vint à Tirlemont, le 16 septembre 1939, à l'occasion de la remise d'un étendard au 4^{ème} Lanciers reconstitué pendant la mobilisation de l'armée.

En 1940 et 1944, Tirlemont subit des bombardements violents.

Il y eut 160 victimes civiles et militaires et plus de 80 blessés.

L'église de Grimde (la nouvelle, construite en 1880/82) et 295 maisons furent détruites, 357 partiellement et 2.500 légèrement endommagées.

Les Américains libérèrent la ville, le 7 septembre 1944, aux sons d'un joyeux carillon, soudain tiré d'un long sommeil.

**

Tirlemont est le centre nerveux d'une bonne partie de la Hesbaye et du Hageland. Son marché du mardi est très actif et fort achalandé.

comme est grouillant le centre commercial de la ville à chaque fin de semaine.

Plusieurs concours agricoles, de gros bétail et de chevaux ont lieu dans le courant de l'année.

C'est une ville bourgeoise et démocratique, de bon accueil, qui porte encore l'empreinte des traditions ancestrales, alors qu'elle est de plus en plus ouverte aux courants progressistes, aussi bien économiques que sociaux.

Le 10 juin 1928, nos géants Janneke et Mieke, sous les traits d'un couple de paysans du Hageland, faisaient leur entrée à Tirlemont. Le 12 février 1956 naissait Tiske, leur rejeton. Ce sont les représentants des géants qui disparurent dans les incendies des guerres et des temps troublés des XVI^{me} et XVII^{me} siècles.

La nouvelle église du Sacré-Cœur, inspirée de la basilique romane avec campanile, terminée en 1940, dessert l'importante paroisse de Saint-Denis, dans le nord-ouest de la ville.

La vieille ville, aux rues étroites, sinueuses, montantes et descendantes, aux places plus ou moins spacieuses, où les églises et édifices attirent toujours les amateurs d'archéologie et d'histoire, est claire et charmante. Plusieurs demeures portent encore des réminiscences des styles Louis XV, Louis XVI et Louis XVIII adoptés par la Renaissance flamande.

Pour dégorgier le centre de la ville d'une circulation trop intense, on a fait passer la N 3 le long des boulevards, de l'avenue de Louvain à la chaussée de St-Trond.

La ville a encore deux havres de verdure et de repos : l'ancien parc communal et le nouveau. L'ancien, appelé parc Saint-Georges, n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut. Il est situé derrière le Théâtre communal, 1851 (où ont lieu la plupart des manifestations artistiques, les fêtes, la foire commerciale), entre la caserne désaffectée, la rue Meendijk et le boulevard Goossens. Le nouveau parc, aux arbres plus que centenaires, à quelques pas de la Grand-Place, entre la rue Delporte, la rue du Marais et le Boulevard Astrid, est l'ancienne propriété vanden Bossche (*) appelée aussi parc Kronacker, le ministre Kronacker ayant habité de longues années la propriété lorsqu'il était administrateur de la *Raffinerie Tirlemontoise*. L'habitation abrite la *Bibliothèque Communale*, depuis 1947.

(*) vanden Bossche Léon-Pierre-Charles (1841-1911) fut de la carrière et porta le titre de ministre des cultes. Il épousa une Croisette, Barthelemy Marie Hanson, veuve d'un de ses amis, d'origine du Proche-Orient. Elle décéda en 1909. Ils sont inhumés dans leurs caveaux au cimetière de Grande.



Les géants de Tirlemont

Les serres du nouveau parc, qui virent naguère croître des plantes exotiques et fabuleuses, servent de salles de réunion et de délasséments aux vieillards et pensionnés des deux sexes.

Le *Poppentheater Tiji*, animé par les frères Vandersteen, est installé dans un coin du parc.

A l'abri des mêmes frondaisons a été bâtie une pouponnière pour enfants handicapés, d'après les conceptions architecturales les plus rationnelles, d'après les plans de l'ingénieur-architecte Paul Nickmans. Les soins les plus attentifs y sont prodigués aux petits malheureux selon les données les plus récentes de la médecine et de la puériculture. Un terrain de jeux et sport, avec piscine et plage miniature pour les enfants, a été inauguré en 1958 entre la rue des Voyageurs et le boulevard Vinckenbosch. Un bassin de natation couverte complète cette installation modèle.

Il existe à Tirlemont, comme dans toute ville belge qui se respecte, des sociétés de sports divers, de colombophilie, de folklore, de musique, d'art pictural et théâtral. *Tienen Bebloemd*, en collaboration avec l'administration communale, le Syndicat d'Initiative et les particuliers, a pour tâche d'embellir le mieux possible la ville par des fleurs.



La situation de la ville, sur la grand'route Bruxelles-Liège, au centre du pays, le développement de la *Raffinerie Tirlemontoise* et de la *Citrique Belge*, l'installation au parc industriel de *Sylvania-Saba* et de la *Firme Bosch*, ainsi que d'autres établissements, parallèlement à l'expansion des grandes maisons de commerce et des banques, ont amené et amèneront encore une foule d'ingénieurs, de techniciens, de professeurs, d'employés et d'ouvriers qui n'ont cependant pas tous leur résidence ici.

Tirlemont comptait en 1969, 22.584 habitants. Elle s'est agrandie de deux villages : Bost et Oorbeek qui lui amènent plus de 1.800 habitants.

Le développement économique, facilité par le voisinage de la E 5, ouverte à la circulation en 1972, prévoit une augmentation de la population d'au moins 700 unités d'ici cinq ans, c'est-à-dire qu'elle comptera à peu près 25.000 habitants en 1975.

La ville s'est fort étendue le long des chaussées, malgré le talus du chemin de fer qui empêche l'urbanisation harmonieuse vers le sud-ouest.

Le quartier résidentiel est fixé au nord-est, dans les parages du nouvel hôpital civil.

Les taudis ont à peu près tous été démolis. Plusieurs immeubles à appartements ont été construits ces dernières années, les voies publiques améliorées, l'éclairage intensifié.

Comme ville de deuxième classe, Tirlemont peut s'enorgueillir de posséder un enseignement public important et de choix : communal, provincial, de l'Etat, tant laïque que catholique : plus de 8.000 élèves fréquentent ces écoles. Le souci de l'administration, avec l'aide du *Welvaartscomité*, tend à harmoniser intensivement l'utile à l'agréable (7).

(7) L'administration communale édite chaque année un *moniteur* et *compté Gids voor informatie, stad Tienen*, qu'on peut se procurer sur demande par lettre adressée à M.M. les Bourgmestres et Echevins.

La Tour Saint-Nicolas à Rhodes et la politique orientale de Philippe le Bon, duc de Bourgogne

par Pierre-Yves VANDE GEERDE

Licencié en Histoire
et Histoire de l'Art

L'énigme du blason

A Rhodes, le promeneur qui, de nos jours, flâne par les ruelles ombragées de la vieille ville médiévale, sera peut-être tenté, lorsqu'il arrive au port devant l'immensité scintillante de la mer Egée, d'emprunter le long môle qui isole des vents et de la houle le *Mandraki*, l'ancien port des galères. Peut-être même se laissera-t-il bercer par la douceur de la brise marine et dirigera-t-il ses pas jusqu'à la tour médiévale édifiée par l'habileté des hommes à l'extrémité de la jetée.

Cette tour, appelée Tour Saint-Nicolas aujourd'hui et Tour des Bourguignons au moyen-âge, dresse à l'entrée de la rade sa grosse masse circulaire et trapue, appareillée en épais moellons faits pour défier les plus terribles assauts d'artillerie.

Le promeneur pourra encore voir, à mi-hauteur de l'édifice, sous une niche abritant une statue de Saint-Nicolas mutilée par les injures du temps et des hommes, un groupe de trois blasons alignés horizontalement. Pour qui est familiarisé avec l'héraldique de nos provinces, les armes situées à la gauche, soutenues par deux lions dressés, évoqueront un grand personnage de notre histoire : Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Seuls les spécialistes reconnaîtront dans les deux blasons adjacents celui de l'Ordre de Saint-Jean à la croix d'argent sur fond de gueule et celui de Raymond Zaccaria, grand-maître de l'Ordre de 1461 à 1467. Le dernier blason, au caprin dressé sur ses pattes antérieures, n'a pas encore été identifié.

A la recherche des Bourguignons

Intrigué par la présence des armes bourguignonnes sur un monument situé à pres de trois mille kilomètres de nos pays, M. J. Paquay, animateur du Mouvement de la Retraite Active et visiteur érudit de Rhodes, a entrepris des recherches historiques pour résoudre cette énigme. Il n'a pas hésité à poursuivre ses investigations jusqu'à Malte, après avoir fait le tour des bibliothèques de Belgique et de Rhodes.

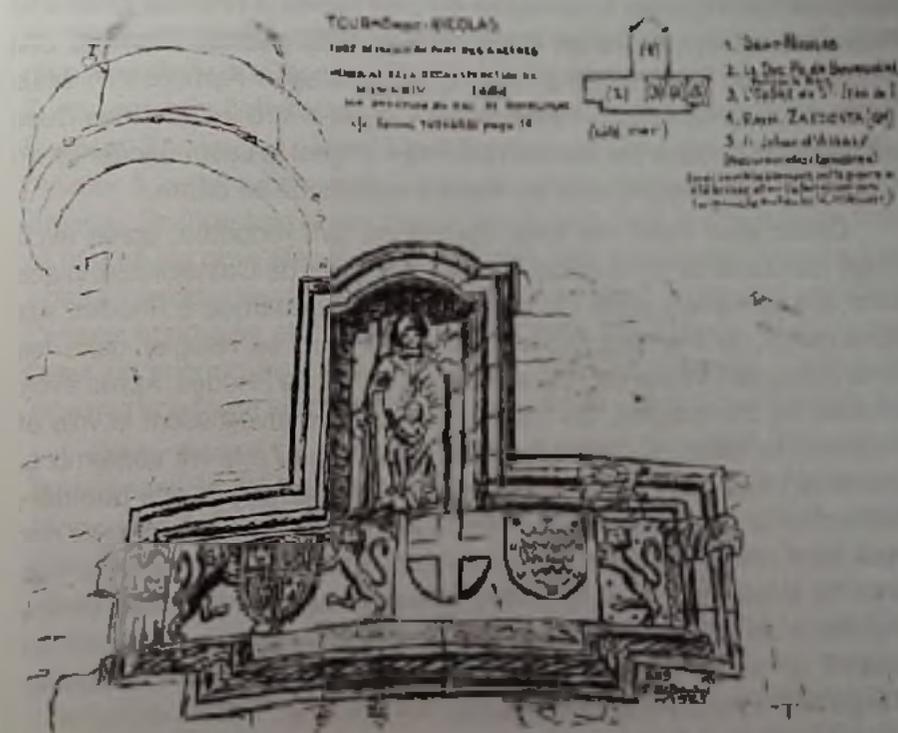
Il y a découvert un précieux ouvrage édité en 1900 et rédigé par le Bailli Guy Picenardi, Grand Prieur de Lombardie de l'Ordre de Saint-Jean. Picenardi a visité Rhodes au temps de l'occupation turque. L'intérêt de sa relation réside dans le fait qu'il a su ajouter à ses souvenirs touristiques le poids de ses connaissances personnelles pour transmuier en fresque historique vivante ses descriptions des lieux, des sites, des monuments et des hommes.

Une lueur d'explication

Lorsque le savant Bailli entreprend de nous décrire les anciennes fortifications de Rhodes, il s'étend assez longuement sur la Tour Saint-Nicolas. C'est que ce monument est une des clefs du dispositif défensif de la ville de Rhodes. Situé à l'entrée du port des galères, il en interdit l'accès aux galères ennemies, les empêche de pilonner directement la ville et protège tout le môle par ses tirs en enfilade. Cette position stratégique de premier plan explique qu'à chaque siège, la tour fut l'enjeu de combats intenses et d'assauts répétés, dont ses moellons tavelés par les boulets portent aujourd'hui encore la trace indélébile. Ancrée sur du roc, elle était invulnérable aux travaux de sape. Les assallants ne pouvaient conduire ces mines que l'on creusait au moyen-âge sous les murailles pour les faire effondrer. Seule l'artillerie pouvait avoir raison d'elle. Aussi fut-elle détruite et reconstruite plusieurs fois au cours de l'histoire de Rhodes.

Picenardi nous parle d'une de ces reconstructions et lève ainsi en partie le voile de l'énigme. La tour fut rebâtie en 1464 sous le magistère de Raymond Zacosta et les travaux furent financés par un don de Philippe le Bon qui s'élevait à douze mille écus d'or, « sans doute en considération du chevalier Fr. Jean d'Assaly, Procureur de l'Ordre dans les Flandres, et peut-être en souvenir de la défense que firent les Bourguignons du même fort en 1444 contre les Egyptiens ».

Cette information méritait quelques éclaircissements. D'abord, le



don de Philippe le Bon ne s'explique-t-il que par l'attachement personnel du duc au chevalier d'Assaly? Et ensuite, quelle part ont prise les Bourguignons au siège de 1444? Car dans les sources historiques comme Bosio et Vertot, il n'est nulle part question de Bourguignons à Rhodes.

Le siège de 1444 d'après les historiens

En 1444, Jean de Lastic, alors grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean, s'attend à une attaque d'envergure contre l'île de Rhodes que lui et ses chevaliers administrent et défendent. En 1440 déjà, une flotte égyptienne de 18 galères s'était présentée devant Rhodes. Le maréchal de l'Ordre avait aussitôt réagi. Prenant la mer avec ses galères, il s'était élancé à l'attaque de l'adversaire. Après de longs échanges d'artillerie, la flotte égyptienne s'était repliée sur l'île de Lango (l'actuelle Cos) avant de rentrer définitivement à Alexandrie après avoir pillé les possessions des Chevaliers à Chypre.

Un succès complet, mais qui ne trompe pas le grand-maître. Ce n'est qu'un répit. Aussi, années après années, il prépare villes et campagnes à l'assaut décisif. Il fait stocker provisions et munitions,

renforcer les murailles trop vieilles ou trop faibles à Rhodes, Lindos et Phéraklos, et construire en Sicile de nouvelles galères. Il envoie des émissaires au pape Eugène IV et au roi d'Aragon Alphonse V. Mais surtout, il augmente les « responsions », c'est-à-dire les sommes dues au trésor de Rhodes par les chevaliers qui dirigent les commanderies en Europe, et il convoque tous les frères capables de se battre.

Début août 1444 : la flotte égyptienne tant redoutée, après avoir longé les côtes de Syrie et de Turquie, s'empare de Castelorizzo, place forte des chevaliers dans l'île de Megisti, puis débarque à Rhodes ses contingents de Mamelouks. La population court se réfugier dans les forteresses de Lindos, de Phéraklos et de la cité de Rhodes. Après avoir dévasté les campagnes, les troupes égyptiennes investissent la ville et entament le siège. Il durera quarante jours, jusqu'à la mi septembre. Quarante jours marqués par des assauts incessants, par des bombardements d'artillerie. Quelque cinq mille hommes d'armes, encadrés par deux cent chevaliers résisteront sans faillir à cent mille assaillants, aux dires de Bosio et de Vertot. Chiffre démesuré sans doute. Mais ce qui importe, c'est que les Egyptiens abandonneront finalement la partie, en laissant un nombre important de combattants sur le terrain. Il semble que ce soit vers la mi-septembre.

La relation de Bosio, si elle laisse tout le mérite de la victoire à l'héroïsme des chevaliers, reste fort imprécise quant au déroulement exact des opérations. La faute en revient, dit Bosio, aux chroniqueurs de l'époque qui n'ont pas laissé plus de détails. Il est question d'exploits individuels, comme ce capitaine vénitien qui lance son navire à travers les lignes ennemies, ou cet interprète chrétien du commandant turc qui déserte son camp et vient rendre compte aux chevaliers du moral très bas des assiégeants. Mais de Bourguignons, pas de trace.

Nouvelles recherches

De nouvelles recherches ont permis de découvrir une version différente et plus précise des diverses péripéties du siège. Et de rétablir la part exacte prise par les Bourguignons dans ces opérations.

Pour cela, il a fallu reprendre les documents bourguignons de Lille et de Belgique, et relire les chroniques, les itinéraires, les lettres et les rapports des émissaires de Philippe le Bon en Orient.

Car ce sont bien des soldats bourguignons qui ont défendu la tour Saint-Nicolas en 1444. Pour expliquer leur présence à Rhodes, il nous

faut opérer un retour dans le temps. Un retour d'une année exactement. En 1442, le pape Eugène IV voit une occasion de réaliser son grand rêve : conduire en Orient une armée de Croisés. Depuis des années, les Turcs ont pris l'offensive. Ils avancent vers Constantinople et vers le Danube. En Hongrie, Jean Hunyadi est parvenu à lever une armée et à résister à cette avance avec l'aide du prince roumain Vlad Dracul. En Albanie, Scanderbeg et ses montagnards occupent la citadelle de Croia et malgré les nouvelles alarmistes, continuent à se battre farouchement contre l'envahisseur. L'idée du pape est simple : d'une part, renforcer l'armée hongroise et continuer la lutte dans les Balkans. D'autre part, créer un second front pour mettre les Turcs en difficulté. C'est-à-dire envoyer une force européenne coalisée vers la Grèce et les Dardanelles.

Pour réaliser ce plan ambitieux, le pape fait appel aux princes européens. Seuls, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et Alphonse V répondent favorablement. Le premier, parce qu'il est hanté depuis longtemps par l'idée de croisade. Par tempérament, par lectures de récits chevaleresques, mais aussi par héritage personnel : son père Jean Sans Peur a conquis son titre guerrier dans les plaines de Nicopolis en Hongrie, où il est parti guerroyer avec les meilleurs capitaines de son temps. Que l'expédition ait tourné au désastre n'a pas empêché Jean de devenir un héros dans la plus pure tradition de la chevalerie médiévale.

Le second, parce qu'il est en lutte avec les Maures d'Espagne depuis son accession au trône et que cette *reconquista* a déjà des allures de croisade. Aussi se dit-il prêt à toute action contre les « infidèles ». Encore que dans ce cas-ci, il ne fera rien d'autre que de demander à ses capitaines de continuer à approvisionner l'île de Rhodes menacée d'un débarquement.

La flotte bourguignonne à Rhodes

Sous la direction du pape, les coalisés se répartissent les tâches et les forces. Le cardinal Césarini part coordonner l'armée de Hongrois, de Roumains et de Serbes qui prend l'offensive dans les Balkans. A Venise, qui a rejoint les coalisés, Philippe le Bon fait construire quatre galères à ses frais pour la coquette somme de 3.500 ducats. Venise doit en fournir huit autres. Raguse, deux. Et l'empereur de Constantinople, deux aussi.

Mais Philippe le Bon n'en reste pas là. Il fait réarmer à Nice la flotte qu'il avait envoyée en Orient l'année précédente. Et il ordonne à son

capitaine, Jofroy de Thoisy, de prendre la mer le plus rapidement possible.

Thoisy reconstitue ses équipages et fait voile bien avant la flotte coalisée de Venise. Il gagne Corfou où il se propose d'attendre avec ses quatre navires, une nef, deux galéotes et un baleinier, les navires vénitiens commandés par le cardinal Condulmer. Le retard de ceux-ci pourrait s'expliquer par la mauvaise volonté des Vénitiens, qui préfèrent attendre et éviter la flotte égyptienne pour Rhodes. Thoisy, qui n'est pas informé de cette décision politique, décide de repartir dès qu'il apprend que Rhodes est menacée. En quelques jours, il gagne l'île.

Sur place, la situation est confuse. L'imminence d'un débarquement terrifie la population. Les mercenaires, catalans pour la plupart, menacent de faire défection. Déjà leurs capitaines se sont rendus auprès du grand-maître pour lui réclamer leurs arriérés de solde. Une demande qui ne peut s'interpréter que comme un signe avant-coureur de désertion. Bien sûr, les chevaliers sont habitués à se battre à un contre dix, abandonnés par leurs alliés face à un adversaire supérieur en nombre. Mais que peuvent ces deux cent chevaliers, seuls contre les dizaines de milliers d'Égyptiens qui se préparent à les assiéger ?

La chronique bourguignonne ne fait pas de dentelle. Après avoir présenté la situation, désespérée pour l'Ordre de Saint-Jean, elle magnifie le rôle de son héros, Jofroy de Thoisy. Dans un discours à la population, le capitaine bourguignon propose de mettre à la disposition de la ville et de ses habitants ses mille hommes, marins et soldats aguerris. Le succès de ce discours est tel qu'il rend courage aux Rhodiens, aux chevaliers et aux mercenaires.

La ville se prépare activement au combat. Pour ses troupes, Thoisy choisit le poste le plus exposé : la Tour Saint-Nicolas, que défend le Chatelain d'Emposta, un Espagnol du nom de Villaragut. Ce personnage que l'on retrouve chez Bosio n'est pas un amateur. Sur mer, il a déjà plus d'une prouesse à son actif. Il dispose en outre de cent-vingt hommes d'armes parmi les plus courageux de la place.

A la fin de la première semaine d'août, les Égyptiens débarquent dans l'île. Leur progression a été suivie par les navires de Thoisy qui ont mené des missions de reconnaissance. Les assauts se concentrent dès le début sur la Tour Saint-Nicolas qui, tel un poing tendu au bout du bras, tient les galères égyptiennes à distance de la ville et protège les navires de l'Ordre et de Thoisy.

Pour venir à bout de cette résistance, les Égyptiens pilonnent le port depuis des talus surélevés installés sur la terre ferme. Jours et nuits, les batteries tonnent. Pour desserrer l'étau qui enserme la tour, Thoisy et ses hommes lancent une sortie audacieuse. L'opération est couronnée de succès, bien que le capitaine bourguignon soit blessé.

Si cette action n'est pas décisive, elle contribue néanmoins à dégoûter l'adversaire de poursuivre le siège. La mort d'un officier égyptien est, aux dires de la chronique, le motif du retrait définitif, après quarante jours de siège.

Si l'on peut tenir en suspicion certaines parties du récit bourguignon, parce qu'il fait la part trop belle à Thoisy et à ses soldats, on ne saurait rejeter l'entièreté du témoignage.

Après cette courageuse intervention, la flotte de Thoisy rejoindra dans les Dardanelles la flotte venue de Venise et dont les navires bourguignons sont commandés par Wavrin. Leurs aventures ultérieures en Mer Noire ne nous intéressent plus, sinon pour signaler que parmi les soldats bourguignons, il y avait des Liégeois venus, d'après le chroniqueur peu familier de nos régions et indifférent à nos futures querelles linguistiques, « de la terre de Flandre ».

Jusqu'à présent, au cours de nos recherches, nous n'avons pas découvert d'autres Belges ayant fait partie des troupes bourguignonnes. Mais nous savons que Régine Pernoud, la médiéviste bien connue, déclare dans un de ses ouvrages que le pape avait, à l'époque, demandé à Philippe le Bon de recruter à Gand 500 hommes d'armes, sans doute en raison de leur réputation. D'autre part, des chroniques gantoises signalent également que sur 330 Gantois partis au Moyen-Orient, 5 seulement en revinrent, les autres ayant péri au combat ou victimes de la peste qui décima la flotte bourguignonne.

Philippe le Bon et Rhodes

Après l'épisode de Thoisy et du siège de 1444, le duc de Bourgogne interviendra encore en faveur de Rhodes. Non plus en envoyant ses navires et ses troupes car la situation européenne mobilise son attention et ses ressources, mais bien en faisant des dons à l'Ordre de Saint-Jean. Ainsi, en 1453, année de la chute de Constantinople, il envoie quatre bombardes pour renforcer l'artillerie de l'île. Depuis la prise de la ville byzantine par les Turcs, Rhodes apparaît de plus en plus menacée et isolée. Aussi en 1464, le duc a un deuxième

geste : il offre douze mille écus d'or pour la reconstruction de la Tour Saint-Nicolas que les textes appelleront désormais Tour des Bourguignons.

La Tour Saint-Nicolas et les sièges de 1480 et de 1522

Lors du siège de 1480, la Tour des Bourguignons fut à nouveau la cible privilégiée des assauts et des tirs d'artillerie ennemis. Pendant 27 jours, subissant plus de six assauts consécutifs, elle est soumise à une pluie de boulets. Les chroniques parlent de 3.500 coups portés ainsi jours et nuits. Elle finit par s'effondrer sur les chevaliers qui la défendaient.

Elle sera encore reconstruite une fois, à une date indéterminée, avant le siège de 1522. Mais son profil sera adapté à l'évolution des techniques obsidionales. Sa hauteur sera rabaissée fortement, peut-être de moitié, pour donner moins de prise aux tirs de boulets. Sa base sera protégée par un talus en forme de bastion, dont la pente inclinée détourne les coups directs de l'artillerie. Elle souffrira encore du siège de 1522, mais le vainqueur, Soliman le Magnifique, la fera restaurer. C'est dans cet état qu'elle se présente de nos jours au voyageur, trapue et lourde sur la mer comme une menace tournée vers l'Asie.

Aérodrome public et douanier de Bruxelles

par Christian STEVENS

LES ORIGINES DE LA PLAINE D'AVIATION.

La base d'aéronautique d'Evere/Haren date de 1915, époque de l'occupation allemande et des dirigeables.

Inexistante avant 1914-1918, utilisée par les allemands pendant la guerre, elle ne prit son réel départ pour notre pays que dans l'immédiate après-guerre.

Un ouvrage publié en 1920, d'après des documents officiels émanant d'officiers et fonctionnaires allemands, spécialistes en aéronautique, en poste pendant l'occupation, relate la création de la plaine.

La page 350 de cet ouvrage fait mention des travaux effectués à la plaine d'Evere en vue d'y établir un port de transit pour dirigeables, dès l'automne 1914 et de sa mise en activité en mars 1915.

« Pour raccourcir le trajet des aéronefs vers l'Angleterre et la France, on a commencé dès l'automne 1914, d'aménager les ports de dirigeables existant à Bruxelles-Etterbeek, Bruxelles-Agathe et Gontrade près de Gand. Au début mars, ils étaient prêts à réceptionner les ZX et SLII à Bruxelles, le LZ 35 à Gontrade et le ZXII à Maubeuge. »

L'emplacement exact du port de dirigeables d'Evere fut trouvé dans les comptes-rendus de séance du conseil communal de Haren. En effet, en date du 3 juin 1916, celui-ci vota un emprunt pour obvier aux frais de logements d'officiers allemands. En séance du 26 septembre 1916, on note en marge :

« 1000 Mark bestrijding van inkwart/lasten van officieren der bezettingstroepen der luchtschiphall, steenweg van Haacht ».

D'après les données, il est permis d'affirmer que le hangar abritant le dirigeable ZX, se situait chaussée de Haacht. Plusieurs personnes se souviennent encore de son hangar qui subsistera encore quelques années après le départ de l'occupant. Des photos aériennes prises après la libération, permettent de découvrir des débris d'avions et des points topographiques.

Activité opérationnelle du ZX.

Construit par la Zeppelinwerft à Friedrichshaven, le ZX a été transféré à Bruxelles, début mars 1914, après avoir bombardé Calais en partance de Düsseldorf.

L'après-guerre 1914-1918.

Les bâtiments.

Après la reprise par la Belgique des installations allemandes, les hangars ressemblant à nos « Bessoneaux » furent détruits et recons-



Vue aérienne datant de 1919 où l'on peut voir le hangar à Zeppelin.



Bâtiments de la SABCA.

truits en « dur » (bâtiments existant encore actuellement).

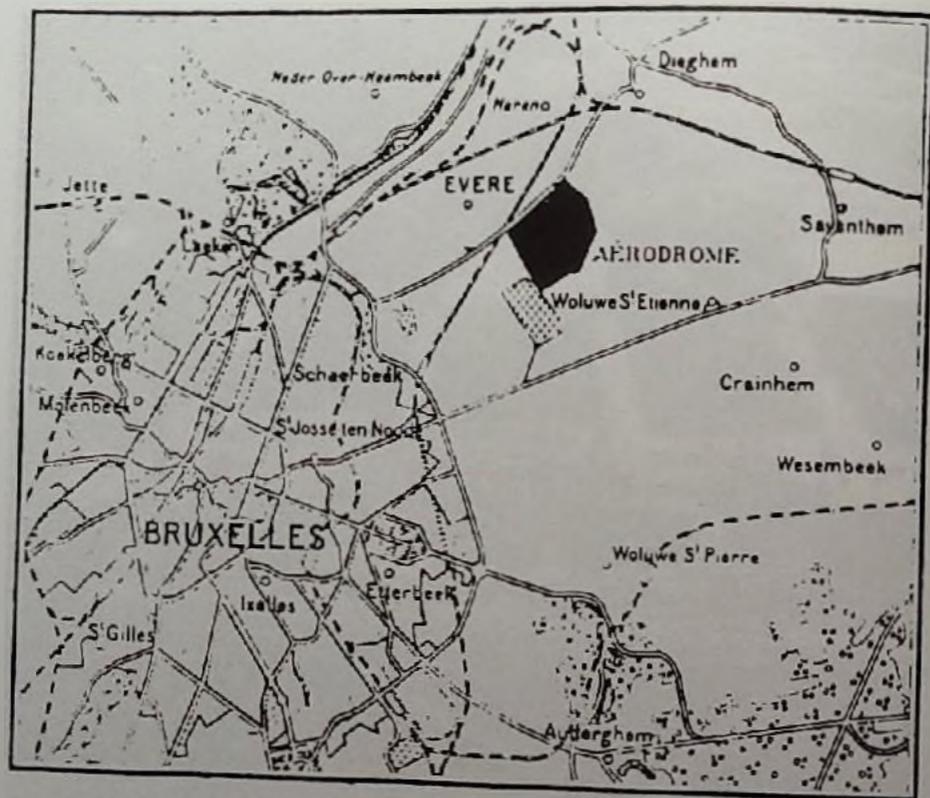
Les différents blocs datent des années 1920, car selon les indications, ceux-ci auraient été construits durant le commandement du Colonel Jules SMEYERS qui exerça son autorité du 14 février 1920 au 11 novembre 1928. Le plan le plus ancien date de 1927 et montre déjà les blocs en ciment.

La création par la Sabena de bâtiments civils, date de 1923. Ces bâtiments existent toujours. L'aérogare est le siège du QG TAF; le restaurant abrite le mess des officiers. Quant aux deux grands hangars, celui de gauche abrite les bureaux de l'escadre administrative du dépôt 1 et du SEAA. Celui de droite est toujours occupé par la SABCA ainsi que tous les autres bâtiments.

Situation.

Province de Brabant. Latitude 50° 53' N. Longitude 4° 25' E.

Position locale : 5 kilomètres N.E. du centre de Bruxelles. Sur le territoire de Haren et Evere.



Repères de nuit : les gares de chemin de fer de Bruxelles-Nord et Schaerbeek à l'O.S.O. de l'aérodrome.

Repères de jour : nombreux hangars. Un grand cimetière au S.S.O. de l'aérodrome (ville de Bruxelles).

Contrée environnante : cultures sans fossés ni clôtures, sauf au S.O. de l'aérodrome; cimetière et agglomération.

Balisage et signalisation.

Repérage de jour : un cercle blanc de 50 mètres de diamètre est tracé sur la plaine, avec flèche indicatrice du N.

L'inscription « BRUXELLES » est faite à la chaux sur le sol, dans l'angle E. du terrain.

Une manche à vent est placée sur un pylone situé sur un des hangars militaires (côté O.). Un four à fumée fonctionne au centre du cercle de signalisation. Un « T » mobile monté sur pylone de 14 mètres situé entre l'aérogare et l'aire bétonnée (en bordure dans l'angle N.E.). Par vent inférieur à 1 mètre à la seconde, une sphère de 1 m 50 de diamètre peinte en faisceaux alternativement blancs et rouges, est hissée à la

potence se trouvant en face de l'aérogare et le T est dirigé vers le N.E., direction dans laquelle doivent avoir lieu les départs et les atterrissages.

Repérage nocturne : un phare aérien à feu tournant blanc (double faisceau lumineux) donnant un éclat toutes les trois secondes et surmonté d'un feu rouge à éclipses donnant en Morse la lettre B (- · · ·) est situé sur la coupole de l'aérogare. Il fonctionne la nuit lorsqu'un avion est annoncé et en cas de brouillard (portée par temps clair : 55 kilomètres).

Installation pour atterrissage de nuit : un ou deux projecteurs dioptriques ainsi qu'un « T » mobile à feux rouges, fonctionnent lorsqu'un avion est annoncé.

Balisage de jour : balises en bois de 2 mètres de longueur, dépassant le niveau de sol de 80 centimètres et peintes en blanc et rouge. Ces balises, généralement espacées de 100 mètres, indiquent la limite du terrain.

Balisage de nuit : des lampes électriques rouges à feu continu sont placées pour indiquer la délimitation du terrain ainsi que sur tous les obstacles (hangars et bâtiments) situés en bordure du terrain d'atterrissage, tant sur les installations civiles que militaires. En outre, des lampes électriques rouges à feu continu sont également placées sur les trois pylones du poste de radiotéléphonie, dont deux, hauts de 25 mètres, sont situés à 500 mètres environ au N.N.E., et le troisième de 21 mètres de hauteur, se trouve à 900 mètres à l'E. en dehors de l'aérodrome.

Communications.

Service aérien : la « Société Anonyme Belge d'Exploitation de la Navigation Aérienne (S.A.B.E.N.A.) a son port d'attache à Bruxelles.

Bureaux des représentants des lignes aériennes Farman, K.L.M. et Imperial Airways.

Chemin de fer de Bruxelles à 4 kilomètres de l'aérodrome (service dans toutes les directions). Gare de Schaerbeek, 2 kilomètres : halte de Haren, 1 kilomètre. Un raccordement de chemin de fer sur l'aérodrome même permet d'y amener des wagons de marchandises via la station de Schaerbeek-Josaphat.

Routes : bonnes, vers Bruxelles, Anvers et toutes directions.

Moyens de transport locaux : trams électriques vers Bruxelles à côté de l'aérodrome (toutes les trente minutes). Tramways bruxellois à

vingt-cinq minutes. Autos-taxis en dix minutes, sur demande par téléphone.

Un bureau télégraphique est installé à l'aérogare.

PRINCIPAUX EVENEMENTS QUI SE SONT DEROULES SUR LA PLAINE D'EVERE.

Il est impossible de dissocier l'histoire de l'aérodrome d'Evere de celle des débuts de l'aviation en Belgique.

En 1783, le Français Pilatre de Rozier effectuait la première ascension à bord d'un ballon gonflé à l'air chaud et le journal politique de Bruxelles relatait dans son numéro du 18 octobre, une tentative de vol à l'aide d'ailes battantes.

Ce n'est qu'à partir de 1846 que les Belges s'y intéressèrent. En 1846, le docteur Van Hecke fonde la « Société Générale de Navigation Aérienne » dont les études sur l'hélice rendront de grands services 50 ans plus tard, lors de la création du ballon dirigeable.

Le 26 septembre 1864, le « Géant » (6.000 m³) du Français Nadar, quitte la porte de Schaerbeek à 18 heures sous les acclamations du Roi Léopold I^{er} et de toute la famille royale. Il atterrira le lendemain vers 10 heures avec les 9 personnes et les 60 pigeons qu'il avait à son bord.



Etablissement d'aéronautique « la forge ».

1909 :

- Blériot traverse la Manche en aéroplane.
- Le Baron de Caters obtient le premier brevet de pilote attribué à un citoyen belge.
- Apparition des premiers meetings aériens.

L'entre-deux-guerres.

Novembre 1918 :

- Parution de l'ouvrage « L'Expansion Belge par l'Aéronautique ». Cet ouvrage conçu par le Lt Aviateur Georges Nelis (responsable des services techniques de la force aérienne) devait servir de base à la création d'une société civile d'exploitation. Nelis obtint son brevet de pilote en 1910 et était aussi le premier pilote militaire. As de 14-18, il était conscient que son livre pouvait devenir un outil de travail fort utile.

Avril 1918 :

- Vol expérimental par le Lt Nelis sur un avion militaire bimoteur, avec à bord deux passagers. Liaison Bruxelles-Londres-Paris-Bruxelles. Vol effectif, 7 h 30.
- Vulgarisation des vols à Bruxelles, Anvers et Spa (baptêmes de l'air).
- Départ du Cdt Michaux, de l'ingénieur Allard et de Tony Orta vers l'Afrique pour y organiser l'exploitation du réseau africain. A l'époque, le réseau comptait 6 hydravions Levy-Lepen.

1919 :

- Le 19 juillet, le Roi Albert remet le premier étendard aux unités d'aviation militaire. Il le confie à Willy Coppens, non encore remis de sa blessure de guerre, qui lui-même le remettra à Jan Olieslagers.
- En novembre, constitution du Syndicat National d'Etude du Transport Aérien (SNETA) et du Comité d'Etude pour la Navigation Aérienne au Congo (GENAC).

1920 :

- Le 19 mars, inscription des premiers appareils au registre belge d'aéronautique. Le premier inscrit fut le Fokker D. VII Immatriculé O - BEBE. Les suivants furent les 3 Bréguet XIV - O BLON, BLOC, BROU. Les 3 Havilland DH9 BEAU, BELG, BIEN. Les 3 Rumpler C - IV BORD, BRUN, BUIS. Ces appareils constituaient l'embryon de la flotte expérimentale de la SNETA.
- Le 1^{er} juillet inauguration de la ligne Roi Albert reliant Léopoldville à N'Gambé (580 km).

1921 :

- 3 mars inauguration de la seconde partie de la ligne N'Gambé à Lisala (610 km).
- 1^{er} juillet inauguration de la ligne terminée reliant Leopoldville à Stanleyville (1.725 km).
A la même époque, l'on pouvait relier Paris pour 175 francs et Londres pour 225 francs.
- Achat d'un Farman F.60 « Goliath » pouvant transporter 14 passagers par la SNETA.
- Le 27 septembre détérioration par le feu de 23 appareils entreposés dans le grand hangar.

1922 :

- 1^{er} juin, fin des activités de la SNETA, mais continuation des activités de la SABCA (Société Anonyme Belge de Constructions Aéronautiques).

1923 :

- Le 23 mai, la SNETA est remplacée par la SABENA (Société Anonyme Belge d'Exploitation de la Navigation Aérienne), cette société commercialisera systématiquement toutes les lignes aériennes belges. Son capital de base est de 6 millions de francs. Elle hérite de tout le matériel et les acquis de la SNETA qui continuera à représenter le capital privé jusqu'en 1949.

L'héritage se composait de 4 DH.9, 4 Blériot Spad 33, 3 Rumpier C-IV, 1 Farman F.60 « Goliath », 1 DH.4, et 1 Ansaldo A/300.C.

Entre autres, le cahier de charges prévoyait l'achat d'un bimoteur et trimoteur Handley-Page dont le HP-W 8 F, trimoteur pouvant transporter 10 passagers et dont la vitesse de pointe était de 160 km/h avec un rayon d'action de 850 km.

La même année furent construits de nouveaux bâtiments sur l'aérodrome, dans le coin N.E.

1924 :

- Le 1^{er} avril, inauguration de la ligne Rotterdam-Bruxelles-Bâle. Petite anecdote : quand le pilote survolait les Alpes, le pilote demandait aux passagers de fermer les fenêtres.
- La même année, lors de la réorganisation de l'aviation militaire, l'unité stationnée à Evre reçoit l'appellation de groupement de reconnaissance d'armée et bombardement.

1925 :

- Le 12 février à 7 h 55 décolle de l'aérodrome d'Evre l'Handley-Page W 8 F trimoteur « Princesse Marie-Jasée » pour le premier raid



Transport de bagages, 1928.

Bruxelles-Léopoldville. L'équipage se compose du Lt. aviateur Edmond Thieffry, du pilote Léopold Roger et du mécanicien Jef De Bruycker.

L'atterrissage à Léopoldville se fit 51 jours plus tard, soit le 3 avril à 11 heures, après un vol effectif de 75 heures 25 minutes.

1926 :

- 9 mars : second vol Bruxelles-Léopoldville par le Lt Medaets (pilote), Jean Verhaegen (radio de bord) et l'adjudant Coppens (mécanicien), à bord d'un Bréguet XIX (hispano suiza 450 cv) en 12 jours. Le retour se fit du 29 mars au 12 avril, et le parcours était de 18.320 km en 100 heures 26 minutes de vol effectif.

1927 :

- Charles Lindbergh traverse l'Atlantique Nord à bord de son Spirit of St.-Louis.
La SABENA agrandit son réseau africain.
Apparition des vols de nuit et des vols guidés.

1928 :

- Inauguration de la ligne Anvers-Bruxelles-Cologne (même l'hiver).

1930 :

- Achat de 23 nouveaux Fokker FVII pouvant contenir 10 passagers à une vitesse de croisière de 192 km/h.

Le 14 avril, inauguration de la ligne Bruxelles-Londres.

Le 7 décembre, les capitaines Omer Vanderlinden et Fabry décollent avec le Breguet de Medaets pour Léopoldville, qu'ils atteignent le 15 décembre. Au cours de retour, ils seront immobilisés à Fort Lamy durant 3 mois, et rejoindront Bruxelles le 25 mars 1931.

1931 :

- Le réseau africain comporte 17 appareils et le réseau européen 26.
- Compétition entre divers constructeurs d'avions militaires. Les militaires choisissent le Fairey qui installe une filiale à Gosselies.

1934 :

- Ken Weller et Teddy Franchomme à bord du « Reine Astrid », effectuent le vol Bruxelles-Léopoldville soit 7.500 km en 22 heures 40 minutes de vol effectif et 52 heures, escales comprises.

1935 :

- Réorganisation de l'aviation militaire, et création de la DAT et constitution du 3^e régiment d'aéronautique qui sera caserné à Evere.



Transport de personnes, 1928.



Le Fokker « Edmond Thieffry » survolant l'aérogare, 1935

- Le 27 mars, achat par la SABENA du Savoia Marchetti avec refrigerator-bar pouvant transporter 18 passagers à une vitesse de croisière de 270 km/h.
- Le 23 février, inauguration de la première ligne aérienne SABENA Bruxelles-Léopoldville sur le Fokker VII B / 3M « Edmond Thieffry ». L'équipage est composé de Prosper Cocquyt, Jan Schoonbroodt et Ferdinand Maupertuis. Egalement à bord, le Directeur de la ligne Tony Orta et 83 kg de colis postaux. Le voyage durera 5 jours et demi, dont 56 heures de vol effectif. Ils revinrent le 9 mars.
- 15 jours après, la second liaison régulière quittait Bruxelles pour Léopoldville à bord du Fokker VII « Léopold Roger » avec comme équipage Jo Van Ackere et Prosper Cocquyt.

1936 :

- Achat par la SABENA des Junkers JU 52 entièrement métalliques.

1937 :

- Inauguration de la ligne Bruxelles-Vienne.

1938 :

- Achat du Savoia Marchetti S 83 pouvant atteindre une vitesse de croisière de 430 km/h.
- Le vendredi 3 juin, prise d'armes pour la prise de commandement de l'aérodrome militaire par le Colonel Hiernaux.

1939 :

- Des articles sont publiés signalant l'état lamentable de la plaine d'Evere.
- Remise d'un étendard au 3^e Régiment d'aéronautique par le Roi Léopold.

Mobilisation et campagne des 18 jours. Mai 1940.

Les pilotes civils disponibles évacuent vers l'Angleterre :

- 7 Savoia Marchetti;
- 2 Douglas DC 3;
- 3 Fokkers F VII.

Tous les autres appareils furent sabotés et laissés sur place.

Les avions évacués furent mis à la disposition de la RAF le 23 mai 1940.

En ce qui concerne notre aviation militaire, de nombreux ouvrages ont été imprimés tels :

- Escadrilles au combat de Jean Delaet,
- Dernières Escadrilles, du même auteur,
- Reclassement (tome 1) Hélices en Croix de Willy Coppens,
- et de nombreux autres dont il est impossible d'énumérer la liste.

Pour effectuer un résumé de tout ce qui s'est déroulé sur la plaine d'Evere pendant cette époque, il faut consulter l'Histoire de chaque Unité ou organisme stationné sur la plaine, l'E.M., les établissements, le 3^e Régiment d'Aéronautique.

Quand ont-ils quitté Evere?

Leurs pérégrinations pendant la campagne, la mobilisation, les missions de guerre, l'issue lors de la capitulation etc... Certains de ces résumés peuvent être retrouvés dans chaque Unité, mais tel n'est pas le but de l'article.

Occupation allemande pendant la guerre 1940-1945.

Rien de bien précis n'a pu être obtenu mais on peut constater que l'occupant a agrandi la plaine, établi des pistes et des routes en béton,



L'aérogare en 1945.

créé une route reliant la plaine d'Evere à celle de Melsbroeck (la plaine de Melsbroeck était en 1940 un simple champ de diversion). Les blocs MP-A2 et B3 auraient été créés par eux.

Bombardement par les Alliés en 1944.

Un plan montrant les parties de constructions militaires détruites, datant approximativement de 1947, aurait été établi. Ce plan est à comparer avec la photo aérienne prise vers 1947 et qui se trouve au bureau du chef de corps du dépôt 2.

Libération et séjour des Alliés.

1944 :

- Fin septembre, la 350^e esc. (Sq. Ldr. Collignon) attachée au 127^e Wing de la RAF, décolle de Lympne pour Evere. Elle prend part aux combats durant l'offensive Von Rundstedt. A la veille de Noël, le Sq. Ldr. Collignon ne revient pas d'un raid... C'est le Flight Lt. Lavigne qui prend le commandement.



DC en préparant à décoller.

1945 :

- Le premier janvier, raid allemand sur tous les aérodromes belges.
- La 350 quitte Evere pour As-Aphoven (Limbourg).

Réinvestissement de l'aérodrome par les Belges.

1945 :

- Le 3 août, reprise des activités de la ligne Sabena Bruxelles-Léopoldville sur un Lockheed Lodestar piloté par Jo Van Ackere (le même qui pilotait déjà en 1935).

1946 :

- Retour depuis Hendon près de Londres, du Flight de communication B, comprenant des Anson et des D.H. Dominie.
Regroupement de tous les équipages belges de transport des escadrilles RAF qui forment l'embryon d'un wing de transport.

1947 :

- Le 1^{er} avril, constitution du 169^e Wing de transport, comportant 2 esc. :
la 366 transport avec Dakota,

la 367 communication avec Anson, Oxford, Dominie et Proctor.

La 3^e esc. apparaîtra plus tard et fera de l'observation sur des Auster.

- Apparition à la Sabena des premiers quadrimoteurs DC 4 remplacés dans les années suivantes par les DC 6 et 7.

1948 :

- Le 1^{er} février le Wing reçoit son appellation définitive « 15 Wing TC » avec les escadrilles :
20^e. Sioux, bleu, Dakota, Transport,
21^e. Ténacité, Rouge, Anson, Oxford, Dominie, Communications.
- Le 1^{er} janvier, établissement à Evere de l'école de navigation qui y subsistera jusqu'en 1954.

1949 :

- Evere est désaffectée au point de vue vol.
Durant l'été le 15 WTC quitte Evere pour Melsbroeck.

1950 :

- L'EM du groupement OPS quitte Gêruzet et rejoint Evere selon la tradition qui remonte aux origines belges de la plaine.



Ligne du chemin de fer Melsbroeck-Bruxelles.

– Achat par la Sabena des premiers hélicoptères type Bell 47 D1.

1953 :

– Achat des Sikorsky 55 et 58 qui effectueront les vols postaux jusqu'en 1966.

1960 :

– Apparition des premiers Boeing et Caravelle.

1971 :

– Le 8 janvier, achat du Boeing 747 Jumbo pour la liaison Bruxelles-New York.



Nostalgie d'un temps passé!

De-ci de-là

Le Brabant wallon

Pendant le premier mois de la guerre, quand Liège fut tombé et tandis que l'invasion grise se répandait dans tout notre pays, il se rencontrait foule de gens pour penser que la lutte se déciderait au cours d'un choc gigantesque, dans les plaines de Waterloo.

A distance, et à la lumière des événements, cette idée paraît un peu sottise. Elle ne l'est pas, pourtant, autant qu'on pourrait le croire. Si la place de Liège avait tenu deux jours de plus, les batailles de Mons et de Charleroi se fussent livrées beaucoup plus au nord. Un destin immémorial veut, en effet, que les grands conflits armés de l'Europe occidentale se dénouent sur notre sol, et précisément dans le voisinage du lieu célèbre où l'aigle impériale s'abattit pour ne plus se relever.

Le Brabant wallon subit en cela une sorte de fatalité géographique. Situé entre les marécages des Flandres et les plans accidentés de l'Ardenne, il offre un chemin tout tracé aux invasions. Aucun fleuve n'y entrave la marche des armées. Il n'est protégé d'aucune manière, ni par la nature, ni par l'art militaire. Enfin, il présente, à perte de vue, des plaines doucement vallonnées, échiquiers géants propices aux évolutions des régiments.

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que tous les stratèges en chambre se soient imaginé que Waterloo, ou quelque autre endroit à proximité, verrait derechef se heurter sauvagement les deux races ennemies? Et pouvait-on, avant la dure expérience que les Alliés en ont faite, prévoir la miraculeuse, la satanique rapidité du mouvement des légions teutonnes?



Braine-l'Alleud : la butte du lion.

Quoi qu'il en soit, le Brabant wallon, échappant pour une fois à sa destinée séculaire, fut traversé au pas de course par les soldats du Kaiser, sans que ceux-ci aient rencontré nulle part de résistance, sans qu'ils aient pu se livrer à leurs habituels exploits : massacres, pillages et incendies. Et, de la sorte, cette même contrée où jadis retentit si souvent le fracas des batailles, fut la seule, en Belgique, à être complètement épargnée. Au sud de Bruxelles et jusqu'à la Sambre, la grande guerre n'a pas de ruines. Aucun événement militaire n'a eu là son théâtre. Les gens du « roman pays de Brabant » n'ont connu de l'horrible tourmente que les tortures morales et, plus tard, les âpres angoisses de la déportation.

Essayons de nous représenter cette région si heureusement préservée.

Avant d'y pénétrer, il nous faut dépasser tout d'abord ce qui reste debout de l'antique forêt charbonnière, frontière linguistique entre les deux races constituant notre nation. Tout à coup, au sortir des épaisses futaies, une lumière nouvelle griffe nos regards. Indéfinissable impression ! Il semble que l'atmosphère soit plus douce et plus accueillante : nous foulons aux pieds une terre latine ! C'en est fini de l'immense mélancolie des plaines flamandes. Ici, et dès l'abord, tout s'égayé et sourit. La bonne terre nourricière épouse une forme mollement accidentée où, pour le plaisir des yeux, l'or des moissons se marie harmonieusement à l'émeraude des prés. Partout des bouquets d'arbres. Partout des ruisseaux jaseurs, serpentant entre leur double haie de saules nains. De distance en distance, une vaste ferme rassemble ses bâtiments sous l'égide de quelque chêne centenaire.

Ces grandes fermes wallonnes sont la joie et la vie du paysage.

Elles ont presque toutes le même aspect : moitié rustique, moitié guerrier. Leur belle porte charretière affecte l'apparence d'une entrée de château fort. Souvent une tour carrée les domine. Jadis, un fossé plein d'eau en faisait le tour. Il en est qui se dressent – tel le châtelet de Marbais, – au sommet d'une colline et sont nettement disposés en vue d'une défense armée. Les grands fermiers d'autrefois étaient les pionniers de châtelains, toujours en garde contre la surprise d'une attaque, prêts à prendre la tête de leurs valets pour défendre leurs moissons, leurs bestiaux aux troupes de brigands qui infestaient le pays. Ils formaient une sorte de rude et vaillante aristocratie dont les traces n'ont pas complètement disparu.

En écrivant ceci, j'évoque la figure épique d'un grand vieillard que j'ai connu, il y a quelques années, dans un de ces villages du Brabant roman. Dernier descendant d'une race de fermiers qui remontait au XIII^e siècle, il vivait, pauvre et seul, dans les ruines de la métairie familiale. Un maigre revenu suffisait à peine à ses besoins. Mais une dignité farouche lui défendait d'avouer sa misère. Puisque l'âge ne lui permettait plus de cultiver la terre, il s'en allait, de l'aube à la nuit, appuyé sur un bâton noueux, à travers les champs que ses aïeux avaient fécondés. Tout cela lui avait été arraché, morceau après morceau, par la nécessité hostile. N'ayant pu s'adapter aux conditions de la vie moderne, il se consolait de sa déchéance en arpentant le sol où sa famille avait régné. Parfois, le soir, il s'arrêtait à un carrefour dominant la contrée, près d'un vieil oratoire abrité par quatre arbres géants. Longtemps, il se tenait là, immobile, courbé en avant, le regard perdu dans l'espace et dans le passé, témoin muet d'un âge évanoui et d'une tradition disparue.

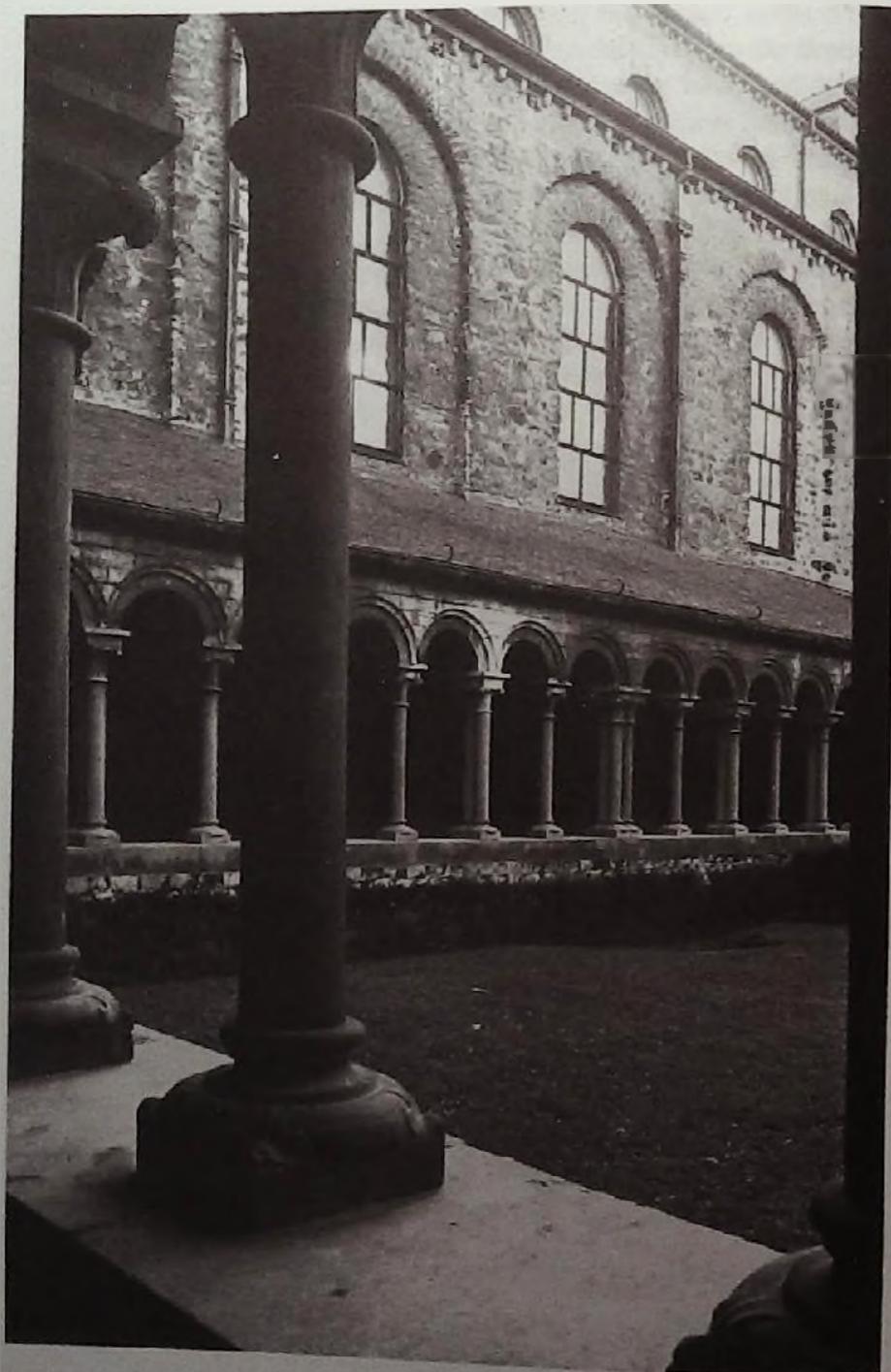
Essentiellement agricole, le Brabant wallon n'est plus, néanmoins, cultivé comme il le fut. L'industrie ne le salit guère de ses fumées : usines et fabriques y sont encore rares, en effet. Mais les puissants ateliers de Charleroi y viennent chercher une abondante main-d'œuvre. L'appât des hauts salaires a fait désertier la glèbe par toute la jeunesse masculine. Même les filles se mêlent, le matin, à la cohue qui, dans toutes les petites gares, assiège les trains ouvriers. Il y a des villages où les soins de la culture ne sont plus assurés que par de vieux hommes cassés et par de faibles femmes. Et pourtant, la race est si courageuse qu'aucun champ ne demeure en friche : les granges plient encore sous le poids de la moisson.

Les villes sont peu nombreuses dans ce pays de grandes cultures. La plus importante – et elle ne l'est guère – est la blonde Nivelles, fameuse par sa belle église de Sainte-Gertrude, le cloître qui l'avoisine, et aussi par la légende du chien infidèle qui s'enfuit quand on l'appelle. Petite cité aimable et paisible où flotte on ne sait quelle brume aux tons gris perle : comme elle est reposante, et quelle oasis de calme et de douceur, avant l'entrée dans le pays industriel, dans l'enfer des charbonnages et des hauts fourneaux!

Après Nivelles, on peut citer Wavre, siège d'un important marché, célèbre par son pèlerinage à Notre-Dame de la ville basse; Fleurus, où un tumulus et un vieux moulin rappellent seuls le souvenir des batailles qui s'y livrèrent; Gembloux, enfin, dont l'institut agricole est fameux et qui, centre de la culture de la betterave, s'entoure d'importantes sucreries.



Plancenoit : la ferme de la Haie-Sainte.



Nivelles : le cloître de la collégiale Sainte-Genrade.

Il est plus facile – je m'en rends bien compte – d'énumérer les quelques points saillants de cet ensemble sans éclat, que d'en faire sentir le charme si tendrement délicieux : ainsi de certaines femmes dont la beauté tranquille n'attire pas le regard, mais dont la présence ne lasse jamais et qu'on ne peut quitter sans déchirement. Ma plume est impuissante à traduire les émotions sans violence qu'on éprouve à longer, sous les saules trapus, un ruisseau qui serpente au fond d'un vallon, ou à gravir un sentier entre deux roches, parmi les bois. Le Brabant du sud est, en vérité, une préfigure de l'Ardenne. Il en a tous les accidents, mais rapetissés. Certains sites, de ce point de vue, y sont réellement curieux : on y trouve le rocher, la forêt, l'eau jaillissant et retombant en cascade, et même le sol ingrat des hauteurs où la bruyère étend son manteau violet.

Quand je parcours en pensée ce pays que je connais si bien, dont certains coins me sont aussi familiers que tel carrefour du centre de Bruxelles, je ne m'arrête guère au lac, pourtant si pittoresque, de Genval, au paysage mouvementé de Couture-Saint-Germain, à la grâce quiète de Nivelles, à la verte splendeur du pays de Gembloux, à la désolation tragique de Waterloo, morne plaine : je me hâte d'atteindre mon lieu préféré, cette vallée de la Thyle qu'illustrent les ruines magnifiques de l'abbaye de Villers. Ici mieux que partout ailleurs, les yeux et l'imagination reçoivent une satisfaction égale. Non seulement la nature y est d'une beauté particulière et y réunit tous les attraits qu'elle possède : l'agréable horreur des bois, la sauvage parure des roches, les prés en fleurs, les eaux murmurantes; mais l'Art y a laissé des vestiges pathétiques et l'Histoire y ouvre son livre vivant.

Abbaye de Villers! Depuis huit siècles tu spiritualises ce coin de Belgique, plus imposante peut-être depuis ta ruine qu'au temps de ta prospérité!

On connaît la pieuse légende et comment saint Bernard, lui-même, traversant notre pays, choisit cet endroit pour y dresser un monastère de son ordre. Un bâton de chêne qu'il enfonça dans le sol y prit miraculeusement racine et devint un arbre majestueux : symbole de la brillante destinée de l'œuvre qu'il fondait. L'abbaye, bientôt, fut riche et bien peuplée. Les princes lui assurèrent foule de privilèges ou la dotèrent généreusement. Elle étendit sa juridiction sur des lieues et des lieues de pays. Elle fit mieux : elle construisit des bâtiments dont les restes nous inspirent encore une admiration étonnée.

« L'église de Villers, écrit, en 1878, Emile Coulon, architecte provincial (je parle du vaisseau ogival primaire du commencement du

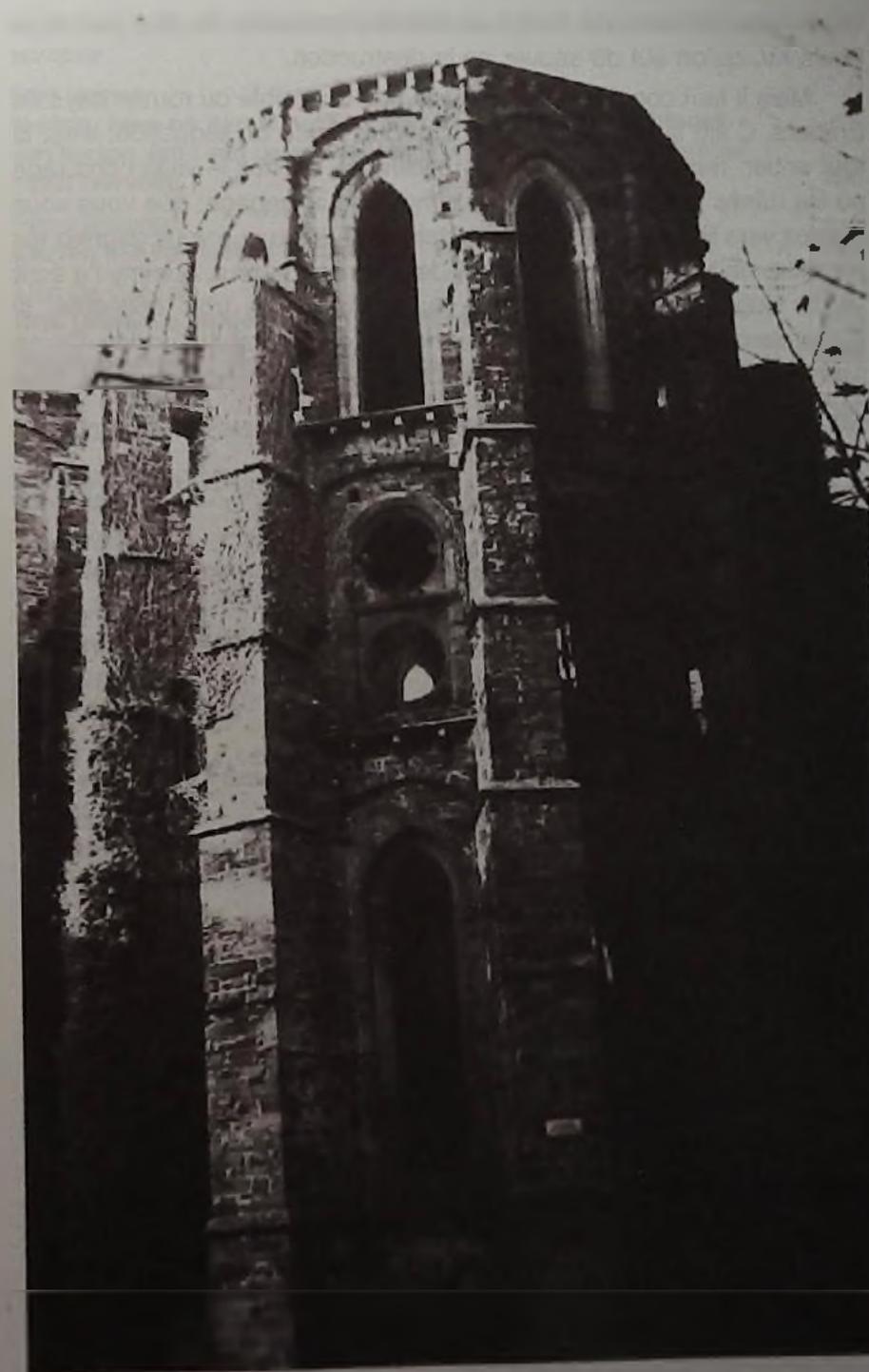
XIII^e siècle), est une œuvre magistrale, dans laquelle l'architecte s'est non seulement montré à la hauteur des progrès de son époque, mais encore a réalisé, par des moyens simples et logiques, d'avantageuses innovations.

« L'ordonnance du temple est pleine d'ampleur et de relief et chacun est d'accord pour reconnaître l'élégance de ses proportions.

« La construction, faite de matériaux qui, très certainement, étaient pour la première fois employés à cette échelle, est très pondérée et équilibrée; elle résulte de calculs certains et dénote une expérience consommée.

« J'ai vainement cherché quelque point de construction où l'on aurait pu prendre le maître de l'œuvre en défaut, un fragment quelconque où son talent aurait dévié ou faibli par erreur, je n'ai rien trouvé. Partout ce qui marque le dépérissement est dû au vandalisme du siècle dernier, sans lequel tout devait rester dans un état de parfaite solidité. L'église de Villers n'avait point alors parcouru la moitié de la carrière à laquelle elle pouvait prétendre. »

Ce témoignage d'un homme de l'art suffit à nous donner une idée caractéristique de la beauté, de la grandeur que l'abbaye dut posséder avant sa destruction. Celle-ci est due, en partie, à l'armée autrichienne, refluant devant les patriotes de Vander Noot et de Vonck, en partie à l'armée française de Dumouriez, mais surtout à la rapacité des paysans d'alentour. On vint de partout piller les trésors des moines et, plus tard, chercher dans les ruines des matériaux de construction. L'œuvre de dévastation a été enfin arrêtée et l'abbaye de Villers, devenue domaine national, est à présent surveillée, conservée et entretenue par l'Etat. A côté des restes majestueux de l'église, on y admire également l'ancienne brasserie et l'élégant réfectoire, ainsi que quelques débris en lesquels de beaux détails d'art se relèvent encore. Mais c'est le site tout entier qui mérite surtout de retenir les regards. On ne pourrait concevoir un plus heureux mélange de pierres sculptées et de beautés naturelles, dans un cirque plus harmonieusement disposé d'opaques et sévères forêts. On se sent là loin du monde, et l'on a tôt fait d'y oublier les vaines agitations auxquelles se livrent les hommes. On comprend qu'un grand esprit comme Van Bommel se soit épris de ce site au point de vouloir l'évoquer, à l'heure suprême où l'abbaye va périr, dans l'un des meilleurs ouvrages dont puisse s'enorgueillir notre littérature : son trop oublié *Dom Placide*. C'est l'histoire romanesque du dernier moine de Villers. L'auteur a su habilement mêler à son récit la silhouette encore intacte du charmant château de La Motte, à présent en ruines, situé à



Villers-la-Ville : vue du chevet de l'église abbatiale.

deux lieues environ de l'abbaye, délicate merveille du plus pur style Louis XV, qu'on eût dû sauver de la destruction.

Mais il faut conclure. Villers est le point sensible du roman pays de Brabant. C'est là que se concentre sa puissance de séduction. Il est là tout entier, matériellement et spirituellement. Quittez le vallon ombragé où les ruines parlent au rêveur leur mystérieux langage; que vous vous dirigiez vers Bousval à travers des bois touffus, ou que vous gagniez les hauteurs de Marbais ou de Mellery, le pays est partout, comme l'a écrit Victor Hugo : « Onduleux, varié, lumineux ». Ces trois épithètes, si heureusement expressives, conviennent à tout le Brabant wallon. On ne saurait mieux caractériser la tranquille beauté de cette partie trop négligée de notre pays.

GEORGES RENCY

Extrait de « Touring Club de Belgique », 1922, n° 22.

Le numéro 248 de la revue « De Brabantse Folklore » contient les articles suivants :

Bart Minnen	
Hartog, heer en hereboer. Een oorkonde in het « Spechtboek » van hertog Jan I aan de erfdrossaard van Brabant (12 september 1293) (vervolg).	298
Pierre Swiggers	
Leuven aan het woord gelaten.	328
Mon De Goeyse	
Drie Leuvense studentikoze historieliederen.	335
Volkverhalen uit Merchtem-Peizegem III.	350
Jan De Maeyer	
Lieve Gevers : Honderd jaar jong zijn in Hasselt.	360
Stefaan Top	
Vlegeldorsen.	362
Lode Wils	
Jean-Marie Lermyte : Voor de ziel van het kind.	363
Stefaan Top	
Reuzegom jubileert met muziek.	364
Stefaan Top	
Volksmuziek.	366
Hervé La Barthe	
Michel Matthijs : Galmaarden 1890-1950.	368
Stefaan Top	
Carnaval in Brabant — Oproep.	370
Leo Van Buyten	
Astrid 1905-1935.	371